

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

vendredi 11 août 1922

## Sommaire :

La crise italienne et le Parti Populaire	Maurice Vaussard
La semaine sociale de Strasbourg	V. Fallon, S. J.
Un peintre aimé de Pie XI :	
Bernardino Luini	Alexandre Masseron
De Léon Daudet à Paul Bourget	Chan. Paul Halflants
La Belgique renaissante	Firmin van den Bosch

Les idées et les faits : Chronique des idées : Les écoles Saint-Luc, J. Schyrgens. — Êtes-vous content de votre journal ? — "Le stupide XIX<sup>me</sup> siècle", O. Englebért. — Rome. — Belgique. — Italie. — Allemagne, L. G.

## La Semaine

Les défenseurs du Droit et de la Justice (rappeler-vous les belles tirades du temps de guerre) délibèrent à Londres.

L'Angleterre qui a obtenu les colonies allemandes et la destruction de la flotte germanique, « a l'air », depuis l'armistice, de ne pas trop tenir à ce que la France perçoive le paiement des réparations. L'Allemagne ne s'exécute pas. Elle ne peut pas, dit Lloyd George. Elle ne veut pas, répliquent Poincaré et Theunis. Le bon sens tient pour ces derniers et se dit que jamais l'Allemagne ne paiera que contrainte et forcée, et... que jusqu'à présent on ne l'a guère forcée...

La vérité, c'est que le commerce anglais voudrait

qu'on n'appauvrisse pas l'Allemagne. Mais le contribuable français trouve à juste titre que si quelqu'un doit être appauvri ce n'est pourtant ni la France ni la Belgique!

Si l'Entente cordiale n'est possible qu'en chargeant les épaules françaises et belges d'un poids qui incombe, en justice, aux épaules allemandes, pourquoi la maintenir ? Depuis trois ans toutes les dérogations au Traité de Versailles (signé par l'Angleterre et signé par l'Allemagne) ont été en faveur du coupable, et aux frais des principales victimes. On comprend que celles-ci finissent par dire : Non !..

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.



**LAMPE  
FANAL**  
TRIOMPHE DE L'INDUSTRIE NATIONALE

EN VENTE CHEZ TOUS LES BONS ÉLECTRICIENS

GROS: 30, RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS,  
BRUXELLES. TÉL.: BR. 191.03

**A la Grande Fabrique**

**- - E. Esders - -**

26, rue de la Vierge Noire, 26

**Bruxelles**

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

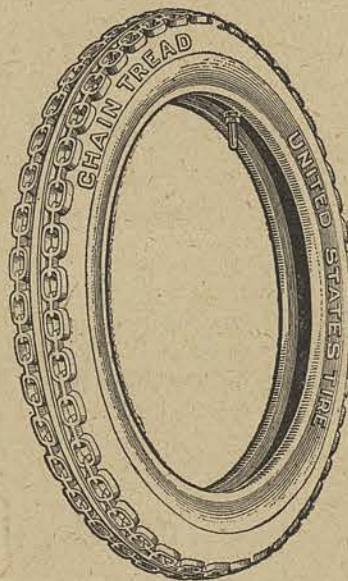
*Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910*

**Vêtements pour hommes, dames et enfants**

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.  
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.  
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

Quoique les Pneus

“ **UNITED STATES** ”



soient vendus à des prix  
**INFÉRIEURS**  
à ceux de la concurrence,  
ils vous donneront un  
rendement kilométrique  
**SUPÉRIEUR**  
à toute autre marque  
sur le marché.

DANS TOUS LES  
BONS GARAGES.

AGENCE GÉNÉRALE :

**R. S. Stokvis & Fils, S. A**

141, Rue Royale, BRUXELLES

**Comptoir Paligot**

SOCIÉTÉ ANONYME

**Capital : 5 millions**

27-29, rue des Paroissiens BRUXELLES (Ste Gudule)

- *Ordres de Bourse* -

*Renseignements Financiers*

*Encaissement de Coupons*

- *Vérifications de Tirages* -

Envoi sur demande, pendant un mois, à titre  
d'essai, de son organe hebdomadaire *Les notes et*  
*Informations* dont le service est fait gratuitement à la  
clientèle.

## Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 60.000.000 Réserves : 17.000.000

*Siège Social* : LIÈGE, rue Georges Clémenceau, 5

*Succursale* : BRUXELLES, rue Royale, 68  
rue des Colonies, 35

*Agences* : ANVERS, avenue de France, 119  
BRUGES, rue Nicolas Despars, 11  
CHARLEROI, Quai de Brabant, 16  
COURTRAI, rue de Tournai, 30  
MONS, rue de la Station, 16  
OSTENDE, Square Marie-José, 1  
ROULERS, place Saint-Amand, 29

*Bureaux* : BRUXELLES-MARITIME,  
place Saintelette, 30  
VILVORDE, rue de Louvain, 18  
FOSSÉS — GHISTELLES — PONT  
A CELLES — PRIMONT — THOU-  
ROUT - FRAMERIES - LENS s/DENDRE

*Filiales* : CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, A. G. Edel-  
strasse, 5, à Aix la-Chapelle.

BANQUE D'EUPEN ET DE MALMÉDY,  
à Eupen et Malmédy.

*Escompte de valeurs commerciales — Ouvertures de Crédit —  
Comptes de dépôts — Avances sur titres — Lettres de crédit  
— et chèques sur les principales villes belges et étrangères*

*Encaissement de coupons — Ordres de Bourse — Dépôts de titres  
— Vérification des tirages à la demande des Clients —  
Souscriptions aux emprunts d'Etat, de villes, de sociétés, etc.*

**LOCATION DE COFFRES-FORTS**  
**CREDIT A L'EXPORTATION ET A L'IMPORTATION**

## A LA VIERGE NOIRE Bruxelles

Coin des rues Ste-Catherine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE  
DE

Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure  
VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,  
ADMINISTRATIONS  
LIVRÉES

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

## PALAIS DE LA MODE

HABILLE LE MIEUX

TÉL. 2829

24, RUE DE LA VIERGE NOIRE, 24, BRUXELLES

LE PLUS BEAU CHOIX DE VÊTEMENTS CONFECTIONNÉS ET SUR MESURE

## Chocolat

# MARTOUGIN

le meilleur !

# VERITAS

Librairie Universelle Catholique



**Rayons :** LITTÉRATURE FLAMANDE, FRANÇAISE, ANGLAISE, ITALIENNE, ESPAGNOLE. — ASCÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE, PHILOSOPHIE, MORALE, THÉOLOGIE — ARTS, SCIENCES, TECHNIQUE, SPORT, AGRICULTURE. — LIVRES CLASSIQUES, CODES. — ABONNEMENTS POUR TOUS PAYS.

TÉLÉPHONE 4171

21, RUE DES TANNEURS, 21, ANVERS

## CUBES OXO

à base d'Extrait de viande  
de la Comp<sup>ie</sup> LIEBIG

Qualité excellente. — Prix modique. —  
Chaque cube suffit pour la préparation  
rapide d'une grande tasse de bon bouillon.  
Convient également pour améliorer  
potages, sauces, plats de légumes, etc.

NOUVELLE INVENTION  
**AURIFEX · J.C. BOLDOOT**  
UN COSMÉTIQUE LIQUIDE



*Les bons soins pour votre toilette,  
spécialement pour les cheveux, exigent  
l'emploi de L'AURIFEX J.C. BOLDOOT.*

LE GRAND FLACON 3<sup>fr</sup> 50  
avec Stilligoutte

## Grande Maison de Blanc

LA PLUS IMPORTANTE DE L'EUROPE

Rue du Marché-aux-Poulets, Bruxelles



LINGERIE - DÉSHABILLÉS - DENTELLES  
- LINGE DE TABLE ET DE MAISON -  
SPÉCIALITÉ DE TROUSSEAUX & LAYETTES  
- TOILETTES DE VILLE ET DE SOIRÉE -  
- BLOUSES - PEIGNOIRS - PYJAMAS -  
CHOIX CONSIDÉRABLE DE SOIERIES  
ET DE LAINAGES  
BONNETERIE DE VILLE ET DE SPORT  
GANTERIE - PARFUMERIE - MERCERIE  
NAPPERONS - BRODERIES & DENTELLES  
- TISSUS D'AMEUBLEMENT - RIDEAUX -  
STORES - LITIERES - COUVERTURES  
COUVRE-LITS

LA LINGERIE

DE

LA GRANDE MAISON DE BLANC  
JOINT LE FINI  
A L'ÉLÉGANCE

FIN SEPTEMBRE inauguration d'un  
rayon très important de Manteaux et Fourrures

Tout achat est expédié franco  
dans toute la Belgique

# La Crise italienne et le Parti populaire

De crise ministérielle en crise ministérielle l'Italie voit s'accroître la crise sociale qui n'est elle-même, en grande partie, qu'une conséquence de la crise d'autorité dont ce pays souffre depuis longtemps. L'État n'a plus l'énergie de faire respecter ses droits ; il est la proie du parlementarisme et des factions. Après les incidents de ces derniers jours, on peut se demander s'il n'est pas déjà trop tard pour réussir à constituer un gouvernement fort qui ramène l'ordre coûte que coûte. D'année en année les semences d'anarchie jetées pendant la guerre européenne apparaissent sensiblement accrues. Les hommes politiques dont on prononce les noms comme ceux de sauveurs possibles sont ceux-là mêmes qui portent les plus lourdes responsabilités dans la situation présente. L'armée sympathise ouvertement avec les fascistes ; les ouvriers, en grande majorité, avec les socialistes. Le roi règne assez peu et ne gouverne pas du tout. Dès lors on a peine à discerner d'où viendra le secours. Du Parti populaire, pensent certains. Voyons ce qu'il faut penser de cet espoir, mais d'abord remontons rapidement à l'origine du mal.

\* \* \*

Le nationalisme naquit en Italie vers le temps où M. Giolitti, dominateur alors incontesté du Parlement italien, décida presque à l'improviste l'expédition de Tripoli. Les groupements patriotiques voués à de platoniques aspirations vers Trente et Trieste n'avaient guère auparavant que la philosophie des sociétés de vétérans. Le nationalisme doctrinaire leur en donna une, qu'il avait empruntée partie à l'Action française, partie à Fichte et à Nietzsche, et agrémentée de considérations économiques qui n'empêchèrent pas l'aventure tripolitaine d'être un désastre pour les finances de l'État. Mais elle fut un coup de fortune inespérée pour celles de l'Idée nationale, qui se vit aussitôt l'objet de la sollicitude spéciale des grandes industries sidérurgiques et de journal hebdomadaire aux rares lecteurs se transforma incontinent en grand quotidien.

Pour se faire pardonner sa déconvenue et ravir à certains concurrents politiques le bénéfice d'une réforme qu'ils avaient préconisée avant lui, M. Giolitti fit alors voter une loi électorale qui étendait largement le droit de suffrage et le rendait presque universel. Aux élections de 1913, nationalistes et catholiques, les uns et les autres discrètement favorisés par le pouvoir, échangèrent des politesses qui semblaient préluder à un accord formel. Mais la guerre vint tout bouleverser. Après avoir penché vers l'intervention aux côtés des Empires centraux, les nationalistes firent brusquement volte-face et préconisèrent avec force la tactique inverse. La plupart des catholiques, au contraire, défendirent la neutralité, comme l'on sait, et ne se rallièrent à l'intervention qu'à contre-cœur, lorsqu'il fut devenu impossible de l'éviter. Les circonstances ne devaient plus offrir aucune occasion de rapprochement aux deux partis, bien que souvent par la suite ils aient poursuivi inconsciemment la même politique extérieure. Quant aux « fascistes », ils n'existaient encore qu'en puissance dans le cerveau et le journal de M. Mussolini, l'ancien leader socialiste devenu furieusement interventionniste et qui, de 1915 à 1918, partagea ses invectives entre ses anciens compagnons, les giolittiens et les catholiques neutralistes, accusés solidairement de trahir la patrie.

Une partie importante de l'opinion italienne étant ainsi restée plus ou moins sourdement hostile à une guerre qui, en se prolongeant au-delà de toute prévision, imposait à l'Italie des sacrifices de plus en plus disproportionnés avec ses ressources et mécontentait profondément les masses, les cabinets Salandra, Bosselli, Orlando oscillèrent perpétuellement entre une indulgence dangereuse à l'égard des manœuvres déprimantes pour l'esprit public, dans la crainte de susciter contre le gouvernement de nouvelles oppositions, et une complaisance plus périlleuse encore envers une littérature hystérique qui magnifiait la guerre pour la guerre ou traçait aux futurs négociateurs du traité de paix un programme d'expansion manifestement irréalisable.

L'armistice signé, l'Italie, moins éprouvée que la plupart des grands

beligérants quant à la perte de vies humaines, mais absolument à bout de ressources économiques et financières, épuisée par un effort dont il n'est que légitime de reconnaître l'ampleur, avait besoin avant tout de concorde intérieure. Malheureusement, les rancœurs entre citoyens, accumulées durant la guerre, ne désarmaient pas, et à celles-ci s'ajoutèrent bientôt les rancœurs internationales lorsque l'affaire de Fiume, à laquelle une propagande effrénée conféra une importance si exagérée, répandit outre-monts la conviction que les sacrifices considérables de l'Italie n'étaient pas appréciés par ses alliés à leur juste valeur.

Gêné par les discussions énervantes qui se succédaient sur la question adriatique, le gouvernement laissa se développer l'indiscipline dans l'armée avec d'Annunzio et ses compagnons, l'idéologie bolchéviste dans les masses ouvrières avec l'occupation des usines et des terres, la mégalomanie expansionniste dans la presse sur laquelle aucun contrôle sérieux n'était exercé. De cette dernière complaisance, on pourrait rendre spécialement responsable M. Orlando qui, au printemps de 1918, patronnait à Rome l'union de tous les peuples opprimés par l'Autriche-Hongrie, et un an après, à Versailles, dressait l'Italie contre la Yougo-Slavie ; tandis que la faiblesse envers préto-riens et maximalistes est plus particulièrement imputable à MM. Giolitti et Nitti.

On a parfois fait un mérite à M. Giolitti de ne pas s'être opposé à l'envahissement des usines par les ouvriers révoltés, comme s'il avait prévu que, livrés à eux-mêmes, ceux-ci ne tarderaient pas à abandonner leurs velléités révolutionnaires et à composer avec les patrons. Nous tenons de la bouche même d'un membre de son cabinet que la vérité est tout autre. M. Giolitti qui, naguère, avait toujours rêvé de présider un ministère où figurerait M. Turati et multiplié les avances aux socialistes, croyait vraiment l'heure venue de concéder aux masses ouvrières des droits qui auraient eu bien plutôt le caractère d'une spoliation que d'un contrôle équitable sur la production.

Combattu avant et pendant la guerre par la haute industrie qui trouvait son profit à ce que l'Italie conquît par la force des armes ce que l'ancien président du Conseil espérait obtenir par voie diplomatique, M. Giolitti, revenu au pouvoir, n'eut point scrupule de contraindre à son tour les patrons à capituler et, si l'événement tourna en définitive au bien du pays, il n'y a pas lieu de lui en savoir gré. Aujourd'hui que le socialisme est partout en recul sur le sol italien et lutte pour l'existence en face du fascisme triomphant, dont M. Giolitti est l'authentique parrain, le vieil homme d'État renie allégrement son passé, et, dans sa fameuse lettre de Vichy, au directeur de la *Tribuna*, adresse « une menace aux populaires puissants, un sarcasme aux socialistes jadis adulés, une flatterie dissimulée au fascisme » (1).

De même, ses anciennes sympathies germanophiles ne l'ont-elles point gêné ni empêché de se tourner complètement vers les Alliés.

On ne voit donc pas, parmi le personnel politique italien, quel est l'homme qui pourrait concilier des divergences funestes au prestige de son pays, s'imposer en pacificateur à tous les partis, soutenir à l'extérieur un programme raisonnable et ferme, et offrir en même temps la garantie d'une haute conscience morale. On s'est rabattu, faute de mieux, sur un lieutenant de M. Giolitti, qui a pour lui d'être un honnête homme ; mais de l'extrême-gauche à l'extrême-droite on ne lui reconnaît qu'un rôle intérimaire, qui prendra fin vraisemblablement, peu après la rentrée des Chambres. Un ministère Nitti, appuyé sur les populaires, les démocrates et les socialistes eût disposé à Montecitorio d'une majorité stable si les socialistes s'étaient décidés plus tôt à participer au pouvoir. Il est fort douteux qu'il se réalise maintenant pour une foule de raisons, dont la moindre est sans doute le peu de considération morale qui entoure M. Nitti, mais dont la principale est que cette combinaison déchaînerait immédiatement la guerre civile, aujourd'hui qu'on a laissé aux fascistes, qui ont M. Nitti en horreur, le loisir de devenir plus forts que la police régulière.

(1) *Unità cattolica*, 28 juillet 1922.

Ajoutons-y que la France la verrait de très mauvais œil et que le prochain congrès socialiste désavouera bien probablement les timides avances collaborationnistes faites par le groupe Turati lors de la dernière crise. Les sanglantes bagarres qui l'ont suivie à Milan et en maintes autres villes, ne sont pas de nature à mettre en valeur le geste de rapprochement esquissé.

On parle aussi à chaque crise ministérielle de M. De Nicola, comme d'un président du Conseil possible, qui rallierait presque tous les suffrages. Mais je ne sais pourquoi. Je m'imagine que ce journaliste napolitain ne jouit d'un tel prestige que parce qu'on ne l'a jamais vu à l'œuvre, et la répugnance invincible qu'il affiche pour le fardeau doré du pouvoir, le sert mieux que les ambitions impatientes qui se donnent ailleurs libre carrière.

Reste enfin M. Meda qui depuis la chute du dernier cabinet Giolitti se maintient rigoureusement à l'écart, alléguant des nécessités professionnelles. Avocat de grand renom, mais peu fortuné, l'ancien ministre du Trésor a retiré de son passage aux affaires plus d'honneur que de profits, car le maroquin en Italie, si on le détient honnêtement, ne rapporte guère, et M. Meda estime qu'il se doit d'abord aux siens et au barreau. Mais on peut croire que là n'est pas le seul motif des refus réitérés opposés par lui aux offres flatteuses dont il était l'objet. Un ministère Meda, réclamé par les fascistes et la droite, qui voudraient obliger les populaires à se mesurer avec les difficultés du pouvoir, serait mieux vu encore par la plupart des socialistes et certainement soutenu par les démocrates. Quant aux populaires, il va de soi qu'ils suivraient comme un seul homme celui d'entre eux qui, à la Chambre, est leur porte-parole le plus autorisé. Un journal romain, *Il Mondo*, s'est même alarmé de ce plébiscite unanime en faveur de M. Meda, le considérant comme une abdication de la part des anciens partis libéraux et relevant que l'offre faite à M. Meda était moins un hommage au parlementaire éminent qu'au chef de groupe, à l'opposé de celle que dut décliner M. Orlando. « Peu importe donc, ajoutait *Il Mondo*, que M. Meda, pour des raisons personnelles ou de parti, ait refusé la charge avant même d'avoir tenté de l'assumer. En fait, la situation du parti populaire dans l'orbite de la politique nationale en résulte profondément changée. De la même manière il serait bien différent d'avoir demain une collaboration socialiste au gouvernement ou de se montrer disposés à confier au parti socialiste la direction de la chose publique » (1).

Au vrai, les raisons profondes du refus de M. Meda doivent être cherchées dans l'atmosphère parlementaire elle-même et dans la situation troublée du pays. Personne ne peut ignorer que Don Sturzo rêve pour le parti qu'il a fondé les plus hautes destinées et que l'exemple du Centre allemand, dont un publiciste socialiste reconnaissait récemment encore comme nécessaire le rôle équilibreur entre les partis de droite et de gauche, est toujours devant ses yeux (2).

Seulement, pour que l'accès d'un des siens aux responsabilités suprêmes du pouvoir ne risque pas d'être une expérience sans lendemain, il faut qu'il présente des garanties suffisantes de stabilité. Où les trouver si les socialistes n'apportent qu'un demi-concours, toujours soumis au désaveu des congrès nationaux du parti, et si les autres groupes de la majorité, moins le groupe populaire, nourrissent le secret désir de voir celui-ci faire la preuve de son impuissance en face de difficultés inextricables ?

Nous n'hésitons pas à penser cependant que cette expérience devrait être tentée et sans trop tarder, car au point où en sont les choses, les populaires n'ont plus beaucoup à perdre et tout à gagner à prendre nettement position.

D'une part les violences des fascistes, que des catholiques éminents comme le sénateur comte Grosoli avaient jugées avec une certaine indulgence lorsqu'elles visaient à briser la tyrannie communiste, et qui à l'origine eurent un effet salutaire, s'exercent aujourd'hui de façon anarchique, engendrant un mal égal à celui qu'elles prétendaient guérir et frappent presque aussi souvent les populaires que les socialistes, des prêtres irréprochables et des manifestations purement religieuses que des coopératives ou des cercles « blancs » (3). D'autre

part les populaires, maintenant que leur groupe a acquis consistance et autorité, échapperaient de moins en moins au reproche (qu'on leur adresse fréquemment déjà dans la presse libérale) de fuir les responsabilités, et n'opposent à ce reproche, il faut l'avouer, que d'assez mauvaises raisons (1). Enfin les fautes énormes accumulées par leurs adversaires ou leurs rivaux, et le réconfort qu'ils peuvent même tirer d'un regard jeté sur les Parlements étrangers où des erreurs analogues se sont multipliées, les assurent d'avance qu'au pis aller ils montreront qu'eux non plus ne sont point infailibles. Mais sans doute justifieraient-ils le mot spirituel de René Johannet, à la Semaine des Écrivains de 1921 : « Il me semble qu'on nous, (catholiques), sommes moins bêtes, beaucoup moins bêtes que les autres » (2).

Ces brèves observations ne vont point à l'encontre des conclusions que nous avons formulées dans un récent article des *Études*, qui a soulevé en Italie d'assez ardentes polémiques et dont M. l'abbé Louis Picard a entretenu les lecteurs de la *Revue Catholique* (3). Il lui a semblé que nos critiques, qui présentaient le Parti populaire comme formé surtout « de jeunes gens de condition modeste, d'intelligence moyenne, n'ayant reçu qu'une instruction technique... et trop souvent fermés à toute idée générale », témoignaient d'une sévérité excessive. « Un parti conduit par des chefs comme Don Sturzo et Meda, observait-il, ne risque pas autant que semble le craindre M. Vaussard, de conduire son pays aux abîmes. Les hommes de pareille envergure sont rares, même en France. Et l'influence de ces chefs, grâce à l'admirable discipline du Parti populaire, est plus efficace, incomparablement, que celle qu'exercent nos leaders de partis inconsistants ».

Il ne nous appartient pas de juger les hommes politiques belges. On a vu plus haut ce que nous pensions de la plupart des députés français. Quant au reste, nous sommes pleinement d'accord avec M. l'abbé Picard et reconnaissons à Don Sturzo, dont nous espérons parler quelque jour ici même, et à M. Meda, des qualités aussi admirables que cette discipline du Parti populaire qui justement leur permettrait d'oser ce qu'ils ont différé jusqu'ici (4). Jamais nous n'avons cru qu'ils pourraient conduire l'Italie aux abîmes et nos précédents

par le Cardinal Maffi et plus d'une fois troublèrent violemment de pacifiques cortèges de jeunesse catholique. Dans un village de l'Italie septentrionale, un curé sans défense fut froidement assassiné par eux. Ailleurs ils cherchèrent à imposer par intimidation à son évêque l'éloignement d'un desservant qui ne leur plaisait pas. De tels faits maintenant ne se comptent plus.

(1) Nous ne sommes qu'un des groupes de la majorité qui a renversé le ministère Facta, observent les populaires (comme déjà ils l'avaient observé lorsqu'ils passèrent à l'opposition contre le premier ministère Nitti), et l'initiative cette fois n'est pas venue de nous. Sans doute, mais la logique parlementaire veut qu'un groupe important qui renverse un ministère — le plus important numériquement dans le cas présent après les socialistes — ne refuse pas *a priori* de lui succéder. Divers hommes politiques appartenant à d'autres fractions de la Chambre (et l'un même, M. Orlando, qui avait voté pour M. Facta) essayèrent loyalement de former le cabinet. Les populaires ne voulurent même pas s'y essayer. D'où la mise en demeure et les imprécations du journal de M. Mussolini.

(2) Rapport sur l'Internationale catholique (*Documentation catholique*, 21-28 mai 1922). L'exemple des modérés français qui disposaient dans la Chambre élue en 1919 d'une grosse majorité et qui, passifs par timidité ou crainte des responsabilités, laissèrent un exemple lamentable de leur impuissance et seront vraisemblablement balayés aux prochaines élections, est particulièrement de nature à montrer aux populaires le désavantage des tactiques trop prudentes, qui n'est pas moindre que celui des impatiences aventureuses.

(3) Voir le numéro du 19 mai 1922.

(4) Jusqu'à cette année, ils ne pouvaient, d'ailleurs, agir différemment. Il était très sage de laisser le parti subir une deuxième fois l'épreuve d'élections générales, renforcer sa cohésion par l'élimination d'éléments indisciplinés et préparer à l'exercice du pouvoir ses membres les plus en vue. Mais quand, en février 1922, la fermeté audacieuse de don Sturzo écarta des affaires M. Giolitti, dont les manœuvres avaient miné la situation de M. Bonomi, et surtout lors de la chute du cabinet Facta, les populaires eussent été très bien avisés, croyons-nous, d'exiger la formation d'un ministère de gauche homogène qui aurait eu plus d'autorité pour lutter contre le fascisme et dont ils auraient constitué l'élément prépondérant. Nous verrons si à la rentrée cette solution prévaudra. Il est déjà un peu tard toutefois pour qu'elle soit efficace.

(1) 29 juillet 1922.

(2) « Le Centre est pour longtemps l'arbitre et le pivot de la politique allemande : de même que l'ancien régime sur son déclin n'a pu se soutenir que par le bloc *bleu-noir*, la République naissante ne peut vivre que par le bloc *noir-rouge* ». (F. CAUSSY, *L'Europe nouvelle*, 15 juillet 1922).

(3) Récemment, on s'en souvient, les fascistes allèrent jusqu'à empêcher la sortie de la cathédrale de Pise d'une procession conduite

travaux le démontrent surabondamment (1). Mais la valeur des troupes n'est pas nécessairement égale à celle des chefs. De bons généraux peuvent remporter des victoires même avec des soldats illettrés, pourvu que ceux-ci sachent obéir. Ce que nous avons critiqué, c'est le manque de culture et d'éducation, de raffinement en un mot, d'un très grand nombre de recrues du P. P. et même de certains dirigeants. Nous maintenons sur ce point toutes nos observations. Mais elles ne diminuent guère les mérites de Don Sturzo et de ses amis qui, avant les fascistes, se sont opposés à l'anarchie sans refuser de faire une large part aux justes revendications sociales des masses, et comme tous les partis moyens se sont trouvés exposés au feu croisé des partis extrêmes. Des erreurs inévitables, de tactique ou parfois même de doctrine, qui ont été en général rapidement corrigées, et l'hostilité très nette que les populaires témoignent à la politique extérieure française ne sauraient nous empêcher de leur rendre justice là où il convient.

MAURICE VAUSSARD.



## La Semaine Sociale de Strasbourg

Strasbourg, samedi 5 août 1922.

CHER MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Votre bonne lettre m'est parvenue hier, vendredi. La Semaine sociale touche à sa fin. Vous me demandez de vous écrire mes impressions. C'est une corvée que vous m'imposez ; mais, en même temps, un service que vous me rendez, puisque, en m'invitant à recueillir et à préciser mes souvenirs, vous me mettez à même de les conserver...

Je vous écris au courant de la plume, car les heures, ici, sont chargées et les loisirs inconnus.

\* \* \*

Les Semaines sociales ont pris, dans la vie catholique française, l'importance d'une institution. Inaugurées en 1904, à Lyon, par un groupe d'hommes au cœur généreux et aux initiatives hardies, elles réunissent chaque année, autour des chefs et des vétérans, les recrues de l'armée sociale catholique.

La XIV<sup>e</sup> session, qui se tient actuellement à Strasbourg, est un succès.

Ses organisateurs — les mêmes, pour la plupart, qui furent, il y a vingt ans, les ouvriers de la première heure (le démocratisme conserve) — se plaisent à comparer le présent au passé, pour souligner les progrès accomplis. L'un d'eux, M. Boissard, rappelait plaisamment les appréhensions de sa femme qui, à l'époque des premiers projets, le dissuadait de cette aventure, en disant : « Tu vas te faire excommunier et tu n'aboutiras à rien ! » Et M. Boissard concluait : « Nous ne sommes pas excommuniés et nous avons abouti à quelque chose. »

C'est quelque chose, en effet, que d'avoir maintenu cette institution depuis 1904 ; de l'avoir ressuscitée après l'interruption de la guerre ; d'avoir tenu successivement dans les principales villes de France, à Orléans, Dijon, Amiens, Marseille, Bordeaux, Rouen, Saint-Étienne, Limoges, Versailles, Metz, Caen, Toulouse et Strasbourg, ces assises annuelles ; d'y avoir intéressé les pays étrangers et d'avoir marqué, d'année en

(1) Notamment celles des études de notre volume *L'Intelligence catholique dans l'Italie du XX<sup>e</sup> Siècle*, (cité par M. Louis Picard), qui sont consacrées à M. Meda et à Don Sturzo.

année, des progrès dans le choix des conférenciers, dans le nombre et la qualité des auditeurs, dans l'attention sympathique des hautes autorités civiles et religieuses.

La session actuelle fut présidée par NN. SS. les évêques de Strasbourg, de Saint-Dié, d'Arras et de Genève-Lausanne. Le Commissaire général de la République en Alsace-Lorraine, M. Alapetite, en accepta la présidence d'honneur. Le *Bureau International du Travail* y délégua un de ses représentants, M. Devitat, qui en suivit tous les travaux et, dans un discours très remarqué, souligna l'importance que l'on attache, à Genève, au mouvement d'idées et à l'influence croissante de l'action sociale catholique française.

Les participants sont au nombre de douze cents, dont onze cent vingt français, et quatre-vingt-dix étrangers appartenant à quatorze pays : Belgique, Pologne, Brésil, Suisse, Portugal, Hollande, Angleterre, Canada, Italie, Chili, Mexique, Yougo-Slavie, Tchéco-Slavie, et Chine ! (1)

Plus que le nombre, la qualité des membres est significative. On y trouve, à côté des théoriciens de la doctrine, les directeurs des œuvres, les secrétaires des syndicats, les présidents de toute sorte de groupements, beaucoup de prêtres, mais bien plus de laïcs, un certain nombre de dames et même des religieuses s'occupant d'œuvres féminines, une vingtaine de députés, et un bon contingent de jeunes qui cherchent, au contact des aînés, la direction et l'élan.

\* \* \*

L'organisation matérielle de la réunion est parfaite. Le service des logements a fonctionné sans accroc. Le Collège épiscopal Saint-Étienne nous a ouvert ses vastes locaux, situés au cœur même de la ville, à deux pas de la Cathédrale et du Broglie, permettant de caser au large tous les services ; son église se transforme, pendant le jour, en une salle de conférences spacieuse et bien aérée ; son réfectoire permet aux semainiers de prendre leurs repas en commun, à bon prix et sans déplacement ; les cours et jardins offrent, entre deux séances, un agréable délassément ; une douzaine de salles servent au secrétariat, à la presse, à la polycopie, à la correspondance, à la librairie, au buffet, aux réunions privées, etc. Les assemblées générales du soir se tiennent dans le magnifique *Palais des Fêtes* situé dans la nouvelle ville, et les solennités religieuses ont lieu à la Cathédrale. Le cadre délicieux de l'ancien et du nouveau Strasbourg, avec ses vieilles maisons alsaciennes et ses jeunes avenues, avec ses eaux, sa verdure et ses monuments, forme à tout cela un décor de rêve auquel l'éclat même du soleil ne manqua pas un instant. Aussi, le moral est-il bon et les semainiers se déclarent-ils satisfaits.

\* \* \*

Quant au programme des travaux, on pourrait le résumer dans la formule chère aux prospectus de pensionnats, qui annoncent une nourriture saine, abondante et variée. Pendant six jours pleins, le menu quotidien a porté, dans la matinée, deux grandes conférences, l'une à 9 heures, l'autre à 10 h. 30 ; dans l'après-midi, à 2 h. 30 et à 3 h. 30, des séances documentaires sur diverses œuvres et institutions ; à 5 heures, une troisième grande conférence, et enfin, à 8 heures du soir, une assemblée générale où se faisaient entendre à la file trois orateurs, et qui, à certain jour, se prolongea jusqu'à onze heures et demie !

(1) Nous devons ces indications à l'aimable complaisance de M. Gonin, le très dévoué secrétaire des Semaines sociales de France.

Si vous ajoutez à cela la pluie de toasts qui sévit, du commencement à la fin des repas, vous arriverez au joli total de treize heures d'éloquence par jour !

Pourquoi la Semaine sociale de France ne respecte-t-elle pas la loi des huit heures ?

Ce surmenage dépasse le niveau moyen des forces humaines. Aussi, avait-on ménagé aux moins endurants une détente : des excursions étaient prévues pour chaque après-midi, les unes artistiques et archéologiques, les autres industrielles et sociales, dont les musées, les monuments, les jardins, les institutions municipales, les œuvres privées, les usines et le port de Strasbourg firent les frais.

\* \* \*

Quant au caractère, aux tendances, à l'esprit de la Semaine sociale de Strasbourg, ils furent conformes à la définition qu'en donnait la notice jointe aux invitations :

« La Semaine sociale de Strasbourg, comme les précédentes, se maintiendra à l'écart des partis, sur le large terrain du désintéressement social et du loyalisme civique.

La pensée directrice des fondateurs des Semaines sociales tient en quelques mots :

Catholiques convaincus et fidèles, nous voulons montrer que notre religion fournit le fondement, l'esprit directeur et les lignes essentielles de la sociologie véritable, et que seule une sociologie procédant d'elle peut pleinement répondre aux exigences de l'ordre social.

D'où le double caractère de la méthode adoptée : le premier qui consiste à approfondir, sous le contrôle de l'Église, les enseignements sociaux catholiques, afin de garder toujours plus vive la conviction de l'effort à exercer et plus complète l'intelligence des principes à invoquer ; le second qui nous porte à étudier les faits actuels, matière des réformes de l'avenir, afin d'aboutir à une organisation à la fois plus conforme aux principes catholiques et plus favorable au bien commun.

L'enseignement des Semaines sociales est donc *doctrinal, scientifique et pratique*. Il est donné sous forme de cours par des professeurs spécialistes. Il ne comporte *aucune séance de discussion* et ne donne pas lieu à des vœux comme dans les congrès. En dehors des séances les professeurs se prêtent aux questions posées par les auditeurs.

Les auditeurs sont des hommes d'études ou d'action venus de toutes les régions et appartenant à tous les milieux. Ils comptent sur la Semaine sociale pour les aider à orienter et préciser leurs efforts sur le terrain de l'action sociale ».

On s'en tient donc à l'*enseignement* et même à l'enseignement des questions générales, à quelques exceptions près. Toutefois, les cours sont donnés par des hommes très au fait du mouvement actuel des idées, de l'évolution des institutions sociales. Leur tendance très prononcée est de faire la théorie du présent, en regardant l'avenir.

Si l'on compare les programmes des quatorze Semaines sociales de France qui se sont succédé depuis 1914, on constate la similitude des sujets traités. Le *leit-motiv* diffère. L'accent porte tantôt sur l'organisation professionnelle, tantôt sur la justice, tantôt, comme cette année à Strasbourg, sur le *Rôle de l'Etat dans la vie économique* ; mais, en définitive, c'est le même enseignement qui se renouvelle sur les mêmes questions fondamentales.

Il est bon qu'il en soit ainsi. On n'apprécie un paysage ou un monument qu'en le considérant sous ses divers aspects ; on ne saisit la nature et le sens des doctrines et des institutions sociales — où tout se tient et dont la santé et la vitalité résultent toujours d'un équilibre — qu'en les envisageant tour à tour de divers points de vue ou en y pratiquant des coupes suivant plusieurs plans.

Peut-être pourrait-on demander aux organisateurs de réaliser, après tant d'autres, un progrès de plus et de mettre — puisqu'ils enseignent — plus d'homogénéité et plus d'ordre logique

dans la composition du programme. Ils soulageraient de la sorte leurs auditeurs et permettraient à ceux qui ne sont qu'à demi initiés de retirer, avec moins de peine, un plus grand profit de leur effort. Chaque journée formerait un ensemble ; chaque leçon ferait suite à la précédente ; les questions fondamentales viendraient à leur place. La logique serait satisfaite et l'intelligence aidée.

Peut-être aussi pourrait-on obtenir de tous les conférenciers qu'ils traitent exactement le sujet annoncé ; l'auditeur qui, dans le programme d'ensemble, choisit et se compose un programme personnel, s'épargnerait des méprises.

Enfin la Semaine sociale de France gagnerait sans doute à être moins exclusivement française et à initier ses élèves aux choses de l'étranger.

Si nous formulons ces vœux, sans ignorer combien est ardue leur réalisation, c'est que nous constatons que les Semaines sociales de France disposent d'une pléiade de maîtres éminents. Qu'il nous suffise de citer, pour la présente session, MM. Créton, bâtonnier de l'ordre des avocats à la cour de Lyon ; Max Turmann, professeur à l'Université de Fribourg et membre de l'Institut ; le R. P. Danset, de l'Action Populaire ; Emile Romanet, industriel ; Emmanuel Gounot, professeur à la Faculté catholique de Droit de Lyon ; G. Vialatoux, rédacteur à la *Chronique Sociale de France* ; le R. P. Valensin, professeur à la Faculté de Théologie de Lyon ; Charles Boucaud, professeur à la Faculté catholique de Droit de Lyon ; George Goyau, de l'Académie française ; Martin-Saint-Léon, conservateur de la Bibliothèque du Musée Social ; George Blondel ; Duval-Arnould, président de la Commission du Travail ; M. Beudant, doyen de la Faculté de Droit à l'Université de Strasbourg ; le R. P. Coulet ; M. l'abbé Pierre Gerlier, il y a quatre ans encore président de l'Association catholique de la Jeunesse française, maintenant prêtre et directeur des Œuvres diocésaines de Paris ; M. l'abbé Tellier de Poncheville, etc.

\* \* \*

Du point de vue doctrinal, aucune réunion du genre de celle-ci, en France ou en d'autres pays, n'a rendu, à notre connaissance, une note plus juste.

Deux circonstances y aidaient : la première est la situation économique-politico-sociale actuelle, dont les difficultés aiguës montrent aux yeux de tous, dans une lumière crue, les écueils où l'on se brise et les bas-fonds où l'on s'enlise. La seconde est le sujet même imposé, comme thème principal, aux conférenciers. La considération du *rôle de l'Etat* ou la *recherche du bien commun* range à leur place et hiérarchise selon leur importance tous les intérêts particuliers ; elle dépiste tous les égoïsmes, aussi bien les égoïsmes collectifs que les égoïsmes individuels ; elle dissipe la confusion trop fréquente entre le bien d'une classe, fût-elle la plus nombreuse, et le bien de la société tout entière.

Cette justesse d'opinion s'est manifestée notamment dans les cours de MM. Boucaud, Boissard et Martin-Saint-Léon, dont le premier exposa, avec tant d'élévation et d'ampleur, la notion même du bien commun, et dont les deux autres montrèrent, dans les projets de parlement du travail, une conception antisociale au premier chef.

\* \* \*

La population de Strasbourg a fait aux Semainiers un très cordial accueil.

A parcourir la longue liste des excursions archéologiques et sociales organisées pendant ces jours, on constate que toutes les institutions officielles et privées s'étaient empressées au-



devant de leurs hôtes. Une foule immense envahit le Palais des fêtes à chacune des assemblées générales et la cathédrale de Strasbourg s'emplit à déborder pour les deux splendides, les deux inoubliables solennités religieuses qui s'y célébrèrent.

\* \* \*

Quant aux résultats de cet effort d'enseignement et de stimulation poursuivi depuis bientôt vingt ans, M. Alexandre Souriac, avocat à la Cour de cassation et ancien président de l'A. J. C. F., en donnait une idée dans son discours sur l'activité sociale française durant la dernière année écoulée. Il énumérait, en effet, les organismes et les travaux suivants : l'Union d'Études des catholiques sociaux qui, ramifiée en seize groupements régionaux, trace la direction de l'action ; les secrétariats sociaux qui ont accompli cette année un grand travail de diffusion et de concentration ; quatre Semaines sociales régionales ; douze Semaines rurales ; un très grand nombre de journées sociales ou agricoles ; 753 syndicats groupant 125.000 syndiqués ; 4.000 syndicats agricoles ; une Fédération de coopératives groupant cent sociétés ; enfin les *équipes sociales*, formées de jeunes qui, s'étant instruits et formés, s'emploient à instruire et à former sur le terrain social de jeunes ouvriers.

En somme, les Semaines sociales de France réussissent à façonner une élite, à constituer les « cadres » qui, dans l'œuvre sociale comme dans l'œuvre guerrière, sont, avec la discipline, la meilleure force des armées. Elles donnent les plus beaux gages de succès et assurent, autant qu'il est possible, l'avenir.

VAL. FALLON, S. J.,

Prof. d'Écon. sociale au Coll. philos. de Louvain.



### Chronique d'histoire et d'art religieux

## Un peintre aimé de Pie XI : Bernardino Luini

Quelques jours après l'élection de S. S. Pie XI, un de mes amis, secrétaire de rédaction d'une revue française, m'écrivait parmi les nouvelles les plus disparates : « Savez-vous que Pie XI a une affection particulière pour votre cher Bernardino Luini ? » Non, cela je l'ignorais : et ce m'était une joie de l'apprendre ; car j'avais, une année, couru la Lombardie par amour pour le plus aimable des peintres religieux ; et l'enchantement de Saronno et du Monastère Majeur m'était demeuré un souvenir inoubliable, un de ces souvenirs que l'on se plaît à évoquer quand les heures sont tristes et que l'on cherche à les éclairer d'un peu de soleil.

Ainsi Pie XI avait une prédilection pour le pieux et charmant Bernardino, à qui je devais tant de pures émotions d'art. Je désirais quelques précisions, et priai mon ami de me faire connaître à quelles sources il s'était si bien informé. Il me répondit : « C'est le R. P. Dom X., moine de l'abbaye de Y., qui m'a raconté que Pie XI lui avait parlé de Luini avec enthousiasme et le lui avait fait aimer. Le Père a connu à Milan, Pie XI, à la Bibliothèque Ambrosienne, et aussi à Rome. Mais n'allez pas publier cela au moins, car Dom X. ne serait peut-être pas content... ». Je promis d'être discret ; les lecteurs de la *Revue* pourront se porter garants que j'ai tenu ma promesse.

Ce témoignage si intéressant ne fait d'ailleurs que confirmer avec éclat une autre preuve, directe celle-là, de l'admiration de S. S. Pie XI pour Bernardino Luini. En 1907 parut à Milan (1) un petit livre intitulé : *Guida sommaria per il visitatore della Biblioteca Am-*

*brosiana e delle collezioni annessa, con 90 illustrazioni e 2 tavole colorate.* La préface signalait le but qu'avait poursuivi l'auteur : « A de brefs renseignements sur l'origine, les principales vicissitudes et l'importance d'ensemble des diverses collections, suivra une description sommaire ou plutôt une indication des choses qui, en chacune d'elles, sont le plus dignes d'une particulière attention, comme elles se présentent au visiteur d'après l'ordre où elles sont placées, et en suivant l'itinéraire que les conditions des lieux suggèrent comme pratiquement le plus rapide et le plus utile pour le visiteur, surtout si, comme il arrive assez souvent, il ne dispose que de peu de temps. Les indications que les personnes compétentes voudraient bien avoir l'amabilité de fournir ultérieurement sur beaucoup de points, qui demeurent encore obscurs et controversés, seront reçues avec reconnaissance. »

Il ne faut point que ce trop modeste avertissement égare le lecteur ingénu. Le *Guide de l'Ambrosienne*, par sa clarté, par la sûreté des innombrables renseignements qu'il renferme et surtout par la précision de la méthode rigoureuse avec laquelle il a été rédigé, est un modèle du genre. Le visiteur est, sur le seuil, pris par la main par un historien et un artiste qui ne lui laisse rien ignorer de ce qu'il est intéressant de connaître sur la formation des collections, et qui le conduit devant les chefs-d'œuvre, avec cette parfaite simplicité à laquelle se reconnaissent les vrais savants.

On ignore le lieu et, à plus de dix ans près, la date de sa naissance. Un texte démontre qu'il était mort au mois de juillet 1532 ; et deux autres sembleraient prouver qu'il vivait en 1533 et en 1547. Et on ne sait pas exactement comment il convient d'écrire son nom.

Bernardino fut, à ce point de vue, une victime du silence de Giorgio Vasari, qui négligea d'écrire sa biographie et se contenta de faire à son œuvre deux rapides allusions. Mais il fut aussi une victime du génie de Léonard. Il disparut presque complètement, absorbé par le rayonnement éblouissant du maître. Quelques-uns de ses tableaux ont changé d'attribution aussi facilement que des « primitifs ». Le nombre des « Léonard » authentiques a aujourd'hui bien diminué. On a rendu à Bernardino ses œuvres et, ce qui est plus important, sa personnalité. L'influence du Vinci est désormais fort réduite.

\* \* \*

C'est un Français, semble-t-il, qui, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, eut l'honneur de découvrir réellement Bernardino Luini. Rio, dans son livre sur *l'Art chrétien* (1), blâma en termes énergiques l'omission injustifiée de Vasari : « De toutes les lacunes qu'on a signalées dans son ouvrage incomplet, celle-ci est à la fois la plus importante et la plus incompréhensible... ». Un Anglais suivit quelques années plus tard ; ou, pour être plus exact, il fit de son côté la même découverte que Rio. Mais il était d'autre envergure. Et une nuée de disciples commentaient ses moindres paroles, comme si elles avaient été prononcées sur le trépied delphique. John Ruskin célébra Luini avec une éloquence enthousiaste et un peu fatigante. Il le copia, honneur considérable. Il fit de lui un bon ouvrier, ce qui était vrai ; et il ajouta, ce qui était faux, qu'uniquement occupé de son travail il n'avait jamais fourni matière à aucune anecdote. Il lui reconnut la pureté et l'amour passionné de Fra Angelico unis à la puissance de Véronèse. Et il démontra enfin qu'à côté de lui Léonard de Vinci n'était qu'un petit garçon : « *Luini is ten times greater than Leonardo* ». Il est possible que ceci paraisse exagéré... (2).

Puis les études se succédèrent. Cependant il n'a pas été possible de se mettre d'accord sur la formation artistique du peintre et sur le développement de son talent. Là-dessus les critiques ne s'entendent guère plus que sur sa biographie. Quelques dates très rares, écrites au pied des fresques ou patiemment colligées dans des archives, ne sont pas toujours des jalons suffisants. Et sur ces premiers maîtres toutes les conjectures sont permises : on nomme Scotto, Foppa, Borgognone, Bramantino. Autrefois, on divisait de manière fort nette son œuvre en trois périodes, selon les influences dominantes qu'on pensait y reconnaître. Aujourd'hui la vie de Luini est provisoirement raccourcie, et les trois périodes n'y trouvent plus de place. Il était jadis un peintre célèbre, ou tout au moins connu, dès 1500. Ce n'est plus guère aujourd'hui que vers 1512 qu'il commence à travailler.

(1) Tome III, Paris, 1861.

(2) *The Cestus of Aglaia*, 1865-1866. Le passage sur Luini est reproduit dans *The Queen of the air*, 1869. En tête du dix-neuvième volume des œuvres de J. Ruskin, éditées par E. T. Cook et A. Wedderburn, Londres et New-York, 1905, — est reproduite la *Sainte Catherine* du Monastère Majeur, d'après la copie faite par J. Ruskin. Sur Ruskin et Luini, voir l'introduction de ce livre, page 72.

(1) Tipografia Umberto Allegretti.

A la dernière page du *Guide*, on voit la reproduction d'une plaque de marbre apposée sur le grand escalier de l'Ambrosienne, en souvenir de la nouvelle organisation des salles qui venait d'être terminée en 1906. Le travail des docteurs du Collège Ambrosien y est mentionné : *juvantibus Collegii Ambrosiani doctoribus*, mais leurs noms ne paraissent point. Or tout le monde sait aujourd'hui que « l'âme » de cette réorganisation de la célèbre Bibliothèque et des galeries annexes « fut, de l'attestation unanime de ceux qui en ont été les témoins, Dom Achille Ratti ». Et c'est lui-même aussi qui se fit l'illustrateur des collections modernisées en publiant l'excellent *Guide* dont il vient d'être question (1) : chacun peut visiter aujourd'hui l'Ambrosienne sous la conduite de S. S. Pie XI.

Or, on lit dans ce petit livre : « Bernardino Luini. — *Vierge avec l'Enfant*, 0,50 × 0,41. Tableau. — De ce génial artiste de l'école Lombarde, qui a maintenu son originalité personnelle même au milieu de la prépondérance de Léonard, on conserve à l'Ambrosienne plusieurs œuvres à cause de la sympathie particulière que le cardinal Frédéric Borromée montra pour ses productions... » (2).

Le cardinal Frédéric Borromée fonda, comme on le sait, la Bibliothèque Ambrosienne, et de 1595 à sa mort, il fut, sur le siège archiépiscopal de Milan, le successeur de saint Charles et le lointain prédécesseur de S. S. Pie XI. Le plus grand romancier de l'Italie nous a laissé de lui un admirable portrait, dont je ne puis citer ici que quelques lignes : « Un de ces hommes rares à toutes les époques qui ont employé un insigne génie, tous les moyens d'une grande opulence, tous les avantages d'une condition privilégiée, un souci constant, à rechercher le mieux et à l'accomplir » (3).

Bernardino Luini a conquis de nobles admirations qui, par-dessus une longue période d'oubli, se répondent à travers les siècles. Je voudrais montrer qu'il en est digne, en utilisant d'une part les travaux savants qui lui ont été consacrés en ces dernières années (4), et d'autre part en essayant de fixer quelques impressions personnelles que je sens encore vibrer joyeusement.

Il convient de laisser ces discussions aux spécialistes et de regarder, avec une curiosité bienveillante, le combat où les armes sont des quittances authentiques, des inscriptions certaines, d'indiscutables rapprochements, mais où les preuves offertes sont souvent contradictoires, et où la victoire décisive se fait attendre longtemps, si tant est qu'elle vienne jamais : l'exhumation indiscrète d'un parchemin nouveau a si souvent remis en question des résultats que, non sans imprudence, on avait proposé de tenir pour certains !

\* \* \*

Sans méconnaître le très vif intérêt de ces débats, bien plus, en utilisant avec un scepticisme prudent les données qu'ils fournissent, il est permis de se rappeler qu'une œuvre d'art est surtout faite pour la joie de nos yeux et pour notre émotion, et qu'elle nous murmure encore, si on l'interroge avec sympathie, quelque chose sur l'âme de son auteur et quelque chose aussi sur l'âme des générations mortes pour l'édification ou le plaisir desquelles elle a jadis été créée. Bernardino Luini, bien qu'il se soit plu dans sa jeunesse à représenter quelques scènes mythologiques, fut un peintre religieux dans toute la force du terme, ce qui ne signifie pas seulement qu'il peignit des sujets de dévotion. Le sentiment chrétien exprimé d'une manière très personnelle, un sentiment profond sans aucun doute, mais uni à la gaieté, à la tendresse, à la grâce, on voudrait dire parfois à une ironie légère et un peu moqueuse, anime son œuvre presque tout entière, et la parfume comme une odeur d'encens à laquelle il semble que se mêle parfois quelque chose de plus profane et de plus subtil.

« *Enfant des Alpes* », s'écrie J. Ruskin, « *enfant des Alpes et du plus divin de leurs lacs...* ». Et officiellement les anciens cartouches,

toujours en place, de la Brera de Milan, assurent au visiteur que Bernardino Luini naquit à Luino d'où il reçut son nom, suivant un usage alors fréquent. Et malgré les archéologues et les critiques démolisseurs, les habitants de la petite ville qui étend d'un côté ses rues archaïques et de l'autre l'insolence de ses villas toutes neuves vers les bords du lac Majeur, face aux ruines romantiques de Cannero, tiennent avec beaucoup de force à leur gloire de campanile que de toutes parts ils célèbrent sur le marbre. Donc Luini vit le jour à Luino. Et si ce n'est pas vrai, c'est bien trouvé. Car on aime à imaginer que ce peintre du sourire et de la grâce reçut ses premières impressions d'enfant de ces rives privilégiées où la lumière du soir paraît si douce sur les eaux et sur les plans successifs des collines, et qui devaient être si belles au temps où le génie de l'homme n'avait pas encore inventé le tourisme, les « palaces » et les gares internationales.

Dans la petite église Saint-Pierre, dont le clocher roman dresse à l'écart de la ville sa masse grise parmi des cyprès, seraient les premières œuvres conservées, — et d'attribution très discutée, — de Bernardino : la *Remise des clefs à saint Pierre* et l'*Adoration des Mages*. L'humidité des murailles a mis ces fresques en piteux état. Cependant l'*Adoration* est aimable. On peut certes en critiquer la composition et le dessin, voire la perspective dont Luini, — même à Saronno, — ne semble se soucier que très médiocrement : et ce, malgré une phrase célèbre qu'on lui attribue, qu'un peintre sans perspective ce n'est qu'un docteur sans grammaire. Le jeune roi est charmant, plein d'empressement et de piété ; pendant que se prosterne son vieux compagnon, il paraît attendre son tour avec impatience ; la main droite sur le cœur, il s'avance d'un pas rapide ; soas ses cheveux blonds et bien bouclés, il semble annoncer déjà le jeune Tobie de l'Ambrosienne et du musée Poldi-Pezzoli. Et de claires montagnes étendent leurs courbes molles derrière des chevaux un peu étranges et derrière les soldats, les serviteurs, aux trois quarts disparus, de ce long cortège que plus d'une fois Bernardino Luini s'amusera encore à peindre.

A l'abbaye de Chiaravalle et à San Giorgio in Palazzo de Milan, on peut arriver armé de textes : là une note de paiement de 1512, ici un contrat en bonne forme, dûment notarié, daté de 1516. Jusque vers 1525, Bernardino travaille sans relâche dans toute sa Lombardie. Il a la *bottega* classique de chaque maître italien. Il se fait beaucoup aider. Des fresques nombreuses de cette période, il n'en est plus guère aujourd'hui qui soient demeurées à leurs places primitives. Les sanctuaires sont ruinés, les couvents désaffectés, les maisons transformées, les œuvres disséminées à travers les musées et les galeries particulières. La Brera en a conservé heureusement la plus grande partie. Elles sont groupées avec beaucoup de goût dans le musée milanais.

N'en déplaise à Ruskin, il circule, pour cette époque, de multiples anecdotes sur le compte de Bernardino. Naturellement la critique les rejette en bloc, comme dépourvues de preuves suffisantes. Mais si l'on pense que toute cette fumée ne s'est pas cependant levée sans quelque feu qui l'ait fait naître, il faut bien convenir que ce charmant et sympathique Luini ne fut pas toujours occupé de ses broches.

Il aurait commencé par tuer un curé. Le drame se déroula à San Giorgio in Palazzo de Milan. Luini y travaillait au décor d'une chapelle, — la troisième à droite dans la nef, — que lui avait commandée une Compagnie religieuse. Il était juché sur ses échafaudages. Le curé vint l'y rejoindre, pour voir si l'œuvre attendue était enfin terminée. Fit-il un faux pas en se reculant pour mieux admirer ? Bernardino l'expédia-t-il dans le vide, volontairement ou non, comme conséquence extrême d'une discussion artistique ? On l'ignore. Mais le curé y resta. Amentement de la foule. Le peintre fut accusé de meurtre. Et soit qu'il se sentit vraiment coupable, soit que la justice de son temps et de son pays ne lui inspirât qu'une confiance limitée, il pensa qu'il était bon de mettre quelque distance entre les Milanais et lui. Il se réfugia à la Pelucca ou dans les Alpes de la Valteline : il y a, comme de coutume, plusieurs versions. D'après je ne sais quel vieil historien, il se répétait à Ponte un dicton qui témoigne de plus de goût artistique que de respect pour la vie d'autrui : quel dommage que Bernardino n'ait pas tué douze curés, nous aurions peut-être eu douze belles peintures ! (1)

ALEXANDRE MASSERON.

(1) A. NOVELLI, *Achille Ratti, arcivescovo di Milano*, p. 25 ; Milan, 1921. — C'est à cette très remarquable brochure qu'ont été empruntées les bibliographies de l'œuvre du Pape, publiées par divers journaux et revues.

(2) Page 51.

(3) A. MANZONI, *I promessi sposi*, chapitre XXII.

(4) Voir notamment : G. C. WILLIAMSON, *Bernardino Luini*, Londres, 1907 ; — LUCA BELTRAMI, *Luini* ; Milan, 1911 ; — PIERRE GAUTHIER, *Luini*, Paris, sans date ; — ANDRÉ PÉRATÉ, *Histoire de l'Art*, publiée sous la direction d'André Michel, t. IV, p. 270. Paris, 1909 ; — FRANCESCO MALAGUZZI VALERI, *Catalogo della R. Pinacoteca di Brera*, Bergame, 1908.

(1) Le manque de place nous oblige à reporter au prochain numéro la deuxième partie de cette étude.



## De Léon Daudet à Paul Bourget

Quand on passe de Léon Daudet à Paul Bourget, je veux dire du *Stupide XIX<sup>e</sup> Siècle* aux *Nouvelles Pages de Critique et de Doctrine* (1), on a l'impression de quitter la ligne du front et de rentrer dans la région calme et abritée de l'arrière. La canonnade s'entend bien encore, mais assourdie, et l'on jouit d'une sécurité relative dans la possession confiante de la terre des ancêtres.

Léon Daudet est aux avant-postes, en pleine lutte corps à corps avec l'ennemi ; Paul Bourget est au cœur du pays, soutenant le combat contre les erreurs plutôt que contre les hommes, applaudissant aux victoires de la vérité, tirant les conclusions philosophiques et constatant l'un jour après l'autre les progrès accomplis.

Ce sont deux défenseurs bien différents de la même doctrine. Leur accord est frappant sur le fond, s'ils se distinguent nettement par la forme.

Mon admiration pour le dernier livre de Léon Daudet a, paraît-il, scandalisé quelques doux catholiques — âgés de quarante ans au plus — dont le tempérament, intoxiqué par les vapeurs du romantisme et par le microbe du libéralisme, est trop affaibli pour supporter un remède un peu violent. A leurs yeux le *Stupide XIX<sup>e</sup> Siècle* est un pamphlet, et ils n'admettent pas ce genre littéraire pour la défense de la vérité.

Ils trouvent providentiel que le fouet qui a chassé les vendeurs du temple soit perdu, alors que tant de reliques de la Passion, vénérées dans les églises de Rome, rappellent aux chrétiens qu'ils doivent être plus disposés à recevoir des coups qu'à en donner. Ils sont tentés d'attribuer à une exagération de couleur orientale, qui serait déplacée dans notre civilisation polie et respectueuse des opinions d'autrui, ces invectives de « race de vièrès » et de « sépulcres blanchis » lancées par Notre Seigneur à la face ahurie des Phariséens.

L'apologétique est pour eux un système de pure défensive. La guerre ne leur a pas encore appris qu'attaquer vaut mieux. Ils n'ont guère l'esprit de conquête. Ils ne demandent que la liberté pour eux et pour les autres, et trouvent déplorable qu'un écrivain catholique souhaite le retour d'un régime qui supprimerait la liberté de l'erreur.

Oh oui ! idéalement, ils admettent les Encycliques et le Syllabus, pourvu qu'il soit entendu qu'on ne les appliquera qu'à un avenir aussi lointain que possible. Pour un peu, ils diraient que ces vérités ne sont plus de notre temps, qu'il faut les tenir cachées au fond des séminaires, afin de ne pas effaroucher les incrédules. S'ils donnent leur foi aux doctrines politico-religieuses de l'Église, c'est sans enthousiasme ; ils réservent le meilleur de leur admiration et de leur ardeur pour les conquêtes de la science. Parlez-leur d'électricité et de radiographie ! Voilà des conquêtes « définitives » du XIX<sup>e</sup> siècle ! Songez donc, le XVII<sup>e</sup> s'éclairait aux chandelles : comment admettre qu'il soit supérieur au siècle de la lumière électrique ?

Je comprends qu'un lecteur doué d'une mentalité pareille ait bondi à peu près à chaque page du livre de Léon Daudet. Ce qui lui paraît inadmissible, c'est le ton ricaner et sarcas-

tique, c'est le gros rire moqueur à l'adresse d'un Victor Hugo ou d'un Michelet, c'est d'entendre appeler M. Frédéric Masson un « historien fanatico-maboul » qui écrit en « son style affreux de cantonnier ramasseur de crottin ». Sans doute, ce ton est exagéré, du moins je le crois, mais il est amusant, et je passe à Daudet ces boutades, qui sont la marque de la bonne humeur, quand je songe que son esprit satirique est mis au service de la vérité, et qu'il n'est pas défendu d'utiliser la caricature pour le triomphe du bien.

Tout le monde, sans doute, n'aime pas ce genre-là. On peut lui préférer une discussion planant dans le ciel des pures idées. Soit ! Que ces philosophes prennent le livre de Bourget : la forme n'effarouchera pas leur dignité, et le fond est le même.

En tête de ses *Nouvelles Pages*, Bourget écrit ces lignes qui vont à l'œil droit des admirateurs du progrès et de la liberté : « La pire erreur en sociologie est de confondre le changement avec le progrès. Il y a, comme disait le sagace Le Play, une « constitution essentielle » des sociétés humaines. Évoluer, pour ces sociétés, c'est s'adapter aux exigences de l'action contemporaine, d'après des règles qui sont de tous les temps. Cette vérité paraît bien simple. Il faut croire qu'elle est malaisée à découvrir parmi les sophismes où nous avons grandi, car beaucoup d'intelligences aujourd'hui y répugnent encore, par crainte peut-être des conséquences. L'admettre, c'est rentrer dans la tradition et c'est renoncer à tant d'illusions, si généreuses, semble-t-il, propagées par de si éloquents génies. Il est visible cependant qu'un travail se fait dans les esprits, qui ramène l'élite vers la conception antique des bienfaits de l'ordre et de la permanence ».

Avec quelle sérénité de philosophe, sûr de la conclusion de ses longues méditations, ces constatations générales sont exprimées ! Le style, abstrait, ne semble pas agressif, et rien là ne paraît paradoxal. A y bien regarder, ce jugement est un renversement total des chimères du XIX<sup>e</sup> siècle. Il y a accord parfait sur ce point entre Bourget et Daudet.

Qu'on lise encore les pages consacrées par Bourget au Scientisme, c'est-à-dire, à l'abus qu'on a fait au XIX<sup>e</sup> siècle de la science, ou au Démocratisme ou à la Révolution, et l'on verra la même concordance sur les idées, malgré les différences de tactique.

Ainsi, dans les sphères sereines de la critique philosophique comme dans la bataille quotidienne du journalisme, les deux écrivains, de tempéraments bien différents, mais tous deux convertis au catholicisme, poursuivent le même objectif et enregistrent, chacun dans leur domaine, des succès parallèles.

Romancier, auteur dramatique et critique, Paul Bourget est à peu près également remarquable dans chacun des trois genres, et un seul aurait suffi à le rendre illustre. Mais, qu'il fasse du théâtre, du roman ou de la critique, c'est toujours le même remueur d'idées. Bourget est un penseur. Le caractère spécial de sa critique littéraire est d'être philosophique. Voyez-le devant un livre à juger, un roman de Balzac ou de Stendhal, tout de suite il s'élève à la recherche des causes, et il entre de plain-pied dans le domaine des idées générales.

S'il professe pour Balzac une si surprenante admiration, il ne faut pas seulement en chercher la cause dans le souvenir persistant d'une émotion de jeunesse à la lecture du *Père Goriot*. C'est parce que Balzac avait la même tournure d'esprit et que lui aussi « a pensé la société par les causes ». Mais combien tous les éloges qu'il décerne à Balzac s'appliquent à plus juste titre à Bourget lui-même ! Car il a, à un degré éminent, toutes les qualités de l'auteur de la *Comédie humaine* sans en

(1) Deux volumes in-12, chez Plon.

avoir les défauts, les longueurs, les hors-d'œuvre, le style amphigourique.

Mieux que Balzac, il scrute les idées : il les définit plus clairement, il discerne plus nettement les causes profondes. Quand, dans ses romans, il étudie un phénomène moral, il note plus sûrement ses relations avec l'ensemble de la société ; il opère la synthèse avec une fermeté de vue qui dénote une réflexion plus puissante.

Et surtout, il dépasse de loin Balzac dans l'art de construire un roman. L'auteur d'*Eugénie Grandet* et du *Curé de Village* ne parvient pas à faire de ses descriptions un amalgame parfait avec son intrigue et sa thèse ; il ne sait pas, comme l'auteur de l'*Emigré* et d'*Un drame dans le monde*, jeter ses lecteurs en pleine action, et souvent, les dissertations politiques et sociales s'ajoutent à un roman comme des annexes à une maison.

A prendre dans son ensemble l'œuvre de Paul Bourget, depuis les jours déjà lointains de l'apparition du *Disciple* jusqu'à ses derniers volumes, on peut dire que l'auteur a pris comme règle de son art littéraire cette ligne de Fénelon qu'il cite dans la préface de ses *Nouvelles Pages* : « Ne se servir de la parole que pour la pensée et de la pensée que pour la vérité ». Et c'est ce qui fait la majestueuse grandeur de son œuvre.

Mais, à cause même de l'abondance et de la profondeur de la pensée, cette œuvre est écrite pour une élite intellectuelle. En dessous de philosophes comme lui et pour agir directement sur la masse, il est bon qu'il y ait des Léon Daudet pour tenir à la démocratie d'aujourd'hui, lettrée, mais plus ignorante des vérités essentielles que le peuple illettré du grand siècle, un langage qu'elle comprenne et qui présente, sous une forme plus saisissante, les mêmes vérités éternelles.

Chan. PAUL HALFLANTS.



## La Belgique renaissante

(Réflexions d'un passant)

Le Belge a l'habitude de se sous-estimer ; notre esprit critique ne s'exerce pas seulement sur nos voisins — ce qui est si humain — mais contre notre propre valeur, notre obstination devant l'épreuve, notre faculté de créer et de recréer et contre le résultat même de notre effort.

Un notable étranger qui avait visité nos régions dévastées au lendemain de l'armistice et les a parcourues à nouveau ces jours derniers,

me disait son admiration devant l'œuvre accomplie. Il avait vu les villes et les villages à l'état confus de décombres et, devant ce tragique émiettement, il avait redouté une catastrophe. Et voilà qu'il retrouvait la ville ressuscitée dans la blancheur éclatante de la pierre et les villages souriant dans la verdure du joli sourire de leurs tuiles neuves. Et il m'affirmait que c'était là un miracle certain — le miracle belge — et la preuve la plus irrécusable d'une vitalité disciplinée.

Comme cet étranger avait raison, et comme il nous connaissait mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes !

Sans doute la catastrophe aussi redoutable qu'imprévue qui fondit sur nous, nous prit au dépourvu, et la préparation nous manqua pour y faire face ; et pourtant, si généreux est le fonds de nos ressources d'énergie et d'ingéniosité que nous avons rapidement trouvé les hommes qu'il fallait pour mener à bien la dure entreprise.

Cinq ministres se sont succédé à la tête du Département des Affaires Économiques ; devant tous se sont posés les plus délicats problèmes techniques et le plus angoissant problème financier. Chacun d'eux eut sur la question de la reconstruction, ses idées et son système ; de là parfois des heurts, des tâtonnements et des retards. Mais de ces expériences successives sortit finalement la ligne inflexible d'action qui mena aux réalisations que nous avons sous les yeux.

Certains aiguisent, par intermittence, leur ironie sur le dos des Hauts Commissaires ; il est arrivé même qu'on demandât leur suppression. Ne nous étonnons pas de ces brocards. L'institution, étant nouvelle, devait inciter à la raillerie notre mentalité, volontiers routinière.

Quelle injustice néanmoins de ne pas faire honneur au talent et à l'esprit d'initiative et de coordination des Hauts Commissaires — agissant en conformité de vues et d'action avec les fonctionnaires de l'Office des Régions libérées, dont le rude et intelligent labeur ne doit pas être méconnu parce qu'il est voilé d'anonymat — du surprenant et rapide relèvement de nos provinces meurtries !

Rôle épineux et ingrat que le leur et qui exige autant de fermeté que de doigté ! Il n'a pas dû être toujours commode de réduire à l'homogénéité les visions particulières des architectes où entre une dose très humaine d'amour-propre. Et puis quels efforts méritoires et éclairés à déployer pour donner confiance à une population aigrie et impatiente et pour adapter à une tâche précise un immense personnel de fortune dont les aptitudes étaient à découvrir au jour le jour !

Il se peut qu'il soit arrivé à certains Hauts Commissaires et à certains fonctionnaires de voir trop grand et qu'il ait fallu les ramener au souci des possibilités pratiques. Ces ambitieuses perspectives d'esthétique — abaissées à de justes proportions — eurent pour résultat de n'avoir pas fait sacrifier, dans la réédification des édifices et des demeures, au profit d'un utilitarisme trop absolu, les exigences supérieures de l'Histoire et de l'Art. Affirmons bien haut que ceux qui reconstruisent Louvain, Ypres, Dinant — et je ne cite qu'à titre d'exemples — ont droit à ce témoignage qu'ils ne furent pas seulement des ouvriers de confort mais aussi des artisans de Beauté !

Le spectacle consolant de la Belgique se relevant de ses ruines et l'appréciation exacte des difficultés qui furent à vaincre devraient imposer silence à notre manie d'auto-dénigrement.

Pourquoi nous refuser à nous-mêmes une justice que l'étranger ne nous marchande point ?

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

## Les idées et les faits

### Chronique des Idées

#### Les Écoles Saint-Luc

J'arrive bien tard pour entretenir le public de la *Revue* de l'Exposition, clôturée depuis quinze jours, de l'Institut Jean Béthune (77, rue d'Irlande, Saint-Gilles, Bruxelles) et je me vois forcé, ne pouvant y renvoyer mes lecteurs pour contrôler mes dires, de me borner à des réminiscences d'ordre général. Il importe cependant de ne pas négliger cette occasion de rendre un juste hommage à l'éminent directeur, le C. F. Fidèle, à l'excellence de son enseignement et d'appeler encore une fois l'attention sur le véritable caractère trop souvent méconnu

des Écoles Saint-Luc. Un architecte de grand talent, qui doit sa formation à l'œuvre de Notre-Dame à Paris, dirigée par un disciple de Viollet Leduc, rendait l'autre jour devant moi bon témoignage à la méthode des Frères belges, reconnaissait carrément qu'on ne pourrait être à meilleure école, celle des bâtisseurs médiévaux après tout, pour apprendre le catéchisme de l'architecture, mais regrettant ce qu'il appelait la sécheresse, l'étroitesse de ce programme, souhaitait qu'il s'amplifiât et s'élargît grâce au concours d'artistes, adjoints aux maîtres ordinaires, pour entraîner la jeunesse vers les sommets du grand art. Ce reproche hante pas mal d'esprits et entretient chez plusieurs une défiance imméritée envers une institution qui n'est si hautement recommandable que parce qu'elle s'assigne un tout autre but,

d'une portée sociale infiniment plus utile. Elle n'entend pas couvrir des aigles qui sauront bien sans elle prendre leur génial essor. Elle est essentiellement une école de métier, technique, professionnelle, qui forme des artisans à l'égal des logeurs du Bon Dieu, des imagiers et des huchiers du moyen âge, elle a rendu l'art populaire, a relevé le métier d'art en incorporant l'art au métier. Elle n'a rien de commun avec les académies où l'on dresse des esthètes chevelus à l'air fatal, elle est l'atelier où l'ouvrier évolue en artisan probe, sain, loyal, consciencieux, capable « d'œuvrer », de faire des œuvres logiques, avouées par la raison, répondant aux exigences des matériaux, appropriées à leur destination, adaptées à leur milieu, conformes à nos traditions, où s'accuse l'intelligence et se reflète le beau.

Foncièrement chrétienne et nationale, sociale et populaire, l'École Saint-Luc est éclos sous les ailes de la charité et est restée fidèle, à travers ses perfectionnements et ses développements vigoureux, à l'inspiration de ses débuts. Son berceau, c'est dans l'ancienne écurie d'un évêché la table de Patronage d'une Conférence de S. Vincent de Paul où, un jour de pluie, des enfants du peuple furent invités par le maître à reproduire un dessin tracé par lui à la planche. Sa première pensée, suggérée par les Joseph de Hemptinne et les Jean Béthune, fut l'apostolat ouvrier réhabilitant le travailleur et l'élevant au-dessus de son métier. Ses maîtres de la première heure, l'inoubliable Frère Marès en tête, furent les enfants de saint Jean-Baptiste de la Salle, les éducateurs prédestinés du peuple. Aujourd'hui, du germe jeté en terre gantoise, est sorti l'arbre vivace dont la ramure couvre le pays et émerveille l'étranger, mais la direction initiale n'a pas dévié et les résultats obtenus depuis soixante ans n'ont pas cessé d'en être la justification élatante.

Et voici ce qui est arrivé. On a simplement visé à l'utile, au pratique, au vrai. On a mis l'élève en possession de son épée de chevet, le crayon, on lui a donné la maîtrise, on l'a rompu au dessin, on lui a enseigné la façon de lire, de traduire, d'interpréter les formes, on l'a progressivement initié aux lois éternelles de la construction, de la décoration, on les lui a fait déduire de l'analyse des grandes œuvres consacrées par l'admiration des siècles, on lui a inculqué les principes ainsi découverts, on ne l'a pas du tout, comme le répètent sottement des ignares, jeté dans un moule rigide et inflexible, mais on a éveillé sa spontanéité, on a fait appel à toutes les ressources de sa nature, on a tenté, provoqué l'inspiration, on a ouvert des voies à l'imagination dont on bridait la fougue sans en comprimer les nobles élans, et, parfois, souvent même, de la chrysalide est sorti le papillon, de l'artisan est issu l'artiste.

Comment refuser cette haute qualité d'art au Monument aux morts de la guerre d'Alsemberg, *l'Ange et le soldat couché*, d'un pathétique sublime, de M. Hollemans, ou au Mémorial de la Trinité à Bruxelles, le *Credo*, soldat dressé de si fière allure ? Dans cette même galerie des anciens élèves, au compartiment de l'orfèvrerie, un ostensorio du xv<sup>e</sup> siècle merveilleusement restauré, un calice au pied non pas vulgairement estampé mais battu avec art, une croix d'autel, modelée par M. Stägl, exécutée par M. Devroye pour l'église de La Hulpe avec une tête de Christ heureusement inspirée du Christ célèbre de Lempdes, une chaise de S. Renelde renouvelée par M. Devroye encore pour l'église de Saintes, un ostensorio renaissance, du début du xvii<sup>e</sup> siècle, œuvre de l'orfèvre montois Hugo de la Vigne, d'autres travaux encore du même genre par l'habileté de la ciselure, la finesse du niellé, l'harmonieuse perfection de l'ensemble décelaient le faire d'artistes dignes émules des maîtres.

Je ne connais rien de plus démonstratif à cet égard, rien qui fasse mieux éclater la fécondité de la méthode de Saint-Luc que le *Musée permanent*, sorte de salle d'archives où prennent uniquement place les compositions primées des années antérieures et qui laissent au visiteur l'impression du grand art : projet d'une basilique, d'une gare, d'un hôtel de ville pour Ixelles, d'une fontaine monumentale pour place publique de grande cité, pour ne citer que ces spécimens, où la hardiesse et l'originalité des conceptions le disputent à la somptuosité du rendu. Pour s'expliquer de tels résultats, aboutissement de longs efforts, il faut parcourir en détail les salles consacrées aux années préparatoires. Au premier échelon de ces cours ascensionnels vous découvrirez une série d'applications graduées et infiniment variées qui ont pour objet la stylisation de la flore, de la faune, de la tête humaine adaptées avec une étonnante souplesse à toutes les exigences des métiers décoratifs : peinture, ferronnerie, mosaïque, vitrail, papier peint, héraldique, etc. Comment n'être pas frappé alors des ressources que l'on peut tirer d'une telle discipline pour conquérir la perfection professionnelle et relever efficacement les industries d'art ?

Les années inférieures d'architecture offraient des études innom-

brables de tous les éléments de la construction, de tous les organes du bâtiment. Menuiserie, ferronnerie, coupe des pierres, rien n'est omis dans ces analyses d'une façade ancienne ou d'une modeste habitation moderne. Là gît la force des élèves de Saint-Luc : la fouille pénétrante des modèles, la dissection patiente, minutieuse de tous les détails qui concourent à l'ensemble de l'édifice. Il n'y a pas d'enseignement au monde qui apprenne mieux à ses disciples la grammaire de la forme, la ligne, la surface, la couleur et le relief. Il n'y en a pas qui initie plus profondément, plus solidement à l'art de bâtir.

Et ce fut un charme ensuite de parcourir la galerie d'architecture où s'étalait une ravissante collection de projets de tout genre, si consciencieusement étudiés, se dressant avec une silhouette nettement découpée et avec un coloris si chatoyant que l'imagination, sans peine, voit les monuments surgir du sol.

Rendez-vous de chasse, cité des orphelins, école, école de pupilles, château, que sais-je encore ? n'est-ce pas même un hôtel pour chèques postaux qu'il me souvient d'avoir vu apparaître avec l'accompagnement obligé des plans, épures, devis, tout prêts à entrer dans la réalisation ?

Qu'on ne vienne plus après cela, en présence de travaux d'un modernisme si aigu, d'une si palpitante actualité, nous chanter la vieille antienne que Saint-Luc s'attarde au gothique et s'enlise dans l'ornière de l'archaïsme !

La même conclusion jaillirait de l'examen de la Section décorative, décor en surface ou en relief, comprenant une variété incroyable de travaux où se retrouvent toujours les qualités d'analyse, d'appropriation au but, de sincérité dans l'utilisation des matériaux, de probité dans l'emploi des procédés qui caractérisent l'École.

\* \* \*

Le but des Écoles St-Luc est l'union de l'art et du métier sous les auspices de la religion. Former des artisans chrétiens, maîtres dans leur partie, des ouvriers supérieurs capables de mettre de l'art dans leur industrie au rebours de ces charlatans qui mettent l'industrialisme dans l'art : tel est l'objectif où convergent tous les efforts. Se cantonnant sur un terrain essentiellement pratique, Saint-Luc ne veut être qu'un séminaire professionnel, une école d'apprentissage de tous les métiers collaborant à la construction et à l'ameublement, école modèle d'où sont sortis, d'où essaieront de plus en plus des ateliers qui feront fleurir chez nous un art rationnel, loyal et sincère, vivant et original, par-dessus tout chrétien.

Les jeunes Vitruve n'y jouent pas à l'imagerie, ils ne s'amuse pas à dérouler de brillantes devantures ou à bâtir des châteaux en Espagne, ils se mesurent avec toutes les réalités concrètes, en vue d'une exécution réelle et immédiate.

Dans la classe décorative, noble champ de bataille où les recrues de l'art luttent avec une belle vaillance contre des modèles désespérants, on n'assiste pas sans émotion à ces péripéties du combat parfois héroïque de l'ébauchoir ou du pinceau contre l'insaisissable rayon d'une beauté supérieure. On sent que dressés à telle école ces élèves ne seront pas des pasticheurs serviles mais des interprètes originaux qui, en possession de toutes leurs ressources techniques, pénétreront jusqu'à la pensée intime du modèle pour se l'approprier et l'adapter à leurs convenances.

Ses disciples forment une aristocratie ouvrière, artistique, patronale, qui porte fièrement le drapeau de Saint-Luc dans toutes les branches des arts décoratifs et industriels.

Faut-il l'ajouter en terminant ? L'école est enveloppée dans une atmosphère de pureté, de modestie, de simple et franche piété. L'orgueil fatal de ces études, le sensualisme, est ici inconnu. L'âme du jeune homme garde toutes ses énergies pour les nobles ascensions du Beau et on ne lui laisse pas oublier que l'art suprême consiste pour chacun à sculpter en soi sa propre statue à l'image de l'idéale sainteté.

J. SCHYRGENS.

### Êtes-vous content de votre journal ?

Depuis deux mois, M. Ernest Tisserand mène, sous ce titre, plus particulièrement auprès des directeurs de journaux, une enquête dont il publie les conclusions dans l'Opinion du 29 juillet. Nous en extrayons ces lignes :

Une des folies de la presse, c'est la folie des tirages. Voici un bon journal, bien fait et bien lu. Il est rédigé par des hommes de talent. Il pénètre dans les points stratégiques. Il fait autorité. Vous croyez que son directeur est content ? Pas du tout. Il aspire à descendre. Il veut agir directement sur le grand public. Mais comme il n'est

pas parti directement vers cet objectif, il lui faut procéder par concessions, vulgarisations, affaisements. Son journal est perdu. Il ne sera jamais un journal populaire, mais il n'est plus un journal soigné...

Il serait bien étonnant que dans une société où l'argent tient le rôle qu'on sait, il fût exclu des seuls cabinets des directeurs de journaux. Il faut beaucoup d'argent pour faire un journal. Et l'argent, ce n'est pas le lecteur qui l'apporte, c'est l'annonce, c'est le commanditaire. Évidemment, sauf exceptions, les journaux ne sont pas absolument libres. Il y en a même qui ne le sont pas du tout. Nous en avons connu un où le principal bailleur de fonds télégraphiait à son rédacteur en chef : « Changez politique : c'est moi qui paie ».

On rit. C'est profondément triste. Et il est encore plus triste de penser que des journaux composés de la sorte puissent exercer une influence. Par contre, le directeur d'un autre journal nous disait un jour :

— Ceci est un sujet auquel je ne peux pas toucher.

Et, comme nous faisons la moue :

— Eh oui ! Il y a sept ou huit questions où je dois pécher par omission. Mais sur toutes les autres, je suis libre. Que vaut-il mieux : Fermer la boutique ou exercer une action là où c'est possible ?

Nous ne lui avons pas répondu. Aujourd'hui, nous ne lui répondrions pas encore. Mais nous avons, dans un petit livre qu'il ne nous appartient pas de nommer, attribué l'excès d'influence de l'argent sur la presse à la confusion qui règne dans les rapports du pouvoir économique, inorganisé, et des pouvoirs politiques. Nombre de nos correspondants nous ont répondu qu'il n'y avait pas, en somme, de problème de la presse, mais un problème d'esprit public, un problème d'organisation de la démocratie. M. Henry Bérenger lui-même semble avoir renoncé à améliorer la Presse en agissant sur la Presse. Il renonce au « Conseil de l'ordre » qu'il voulait établir jadis pour les journalistes, au contrôle des commandites, etc...

Certes, le problème est plus haut. Et, pour notre part, nous pensons qu'en organisant le pouvoir économique, en lui donnant ses attributions, en réglant ses rapports avec les pouvoirs politiques, on éclaircirait une confusion nationale qui se traduit forcément dans la Presse porte-voix de la Nation.

En attendant, le public souhaite une Presse plus indépendante. Il y a un moyen bien simple de l'obtenir : s'abonner aux journaux et non les acheter au numéro. Le directeur le plus vénal ne rêve que de mettre à la porte la moitié de ses commanditaires et de refuser la publicité qui lui déplaît.

L'abonnement le lui permettra. Un journal qui a trente mille abonnés est plus fort et plus riche que celui qui compte sur cent mille lecteurs. La vente au numéro, c'est du gaspillage. C'est l'incertitude. Le kiosque est l'ennemi de la presse.

### « Le Stupide XIX<sup>e</sup> Siècle »,

Le *Stupide XIX<sup>e</sup> Siècle* de Léon Daudet soulève un joli tapage. Le livre sort à peine de presse, mais la seule annonce du titre avait déjà suffi pour déchaîner les passions et les articles.

Le XIX<sup>e</sup> siècle : c'est, en littérature, le romantisme et le naturalisme; en religion, le modernisme; et c'est aussi — n'est-ce pas? — la démocratie et le suffrage universel, en politique. Peut-on songer à bousculer des idoles commodes devant qui tant d'encens sincère a brûlé, tant d'éloquence, tant d'actes de foi, d'espérance et d'amour ont été proférés? N'est-ce pas un crime que de venir secouer l'oreiller sur lequel des têtes qui se croyaient mûres mollement sommeillent et de les contraindre à douter de leur synthèse mentale? Sans compter que les idées sont toujours alimentaires par quelque côté, et que les défendre, pour certains, c'est monter la plus légitime des gardes devant un traitement ou une prébende.

Aussi les écrivains à barbe grise et à barbe blanche ont-ils marché, comme un seul homme, pour le XIX<sup>e</sup> siècle insulté. La jeune génération a peu donné; elle a payé pour savoir que les idéologies de nos devanciers ont eu l'aboutissement coûteux de 1914. Azais et Mauriac ne se font pas faute de le crier sur les toits.

«... Depuis le mois d'août 1914, écrit ce dernier, il me paraît excusable de n'être plus aussi certain que nous l'étions à vingt ans, qu'il existe de belles erreurs, de nobles et généreuses erreurs, et qu'on peut se tromper avec magnificence. Aujourd'hui, on est en droit d'exiger qu'un écrivain ait raison : d'abord parce que l'erreur coûte cher; ensuite parce que l'œuvre d'art se sent toujours des bassesses du cœur et plus encore des vices de la pensée » (*Essais Critiques*, 1<sup>er</sup> juillet).

Les *Marges* (Revue du XVIII<sup>e</sup> siècle imprimée au XX<sup>e</sup>) ont ouvert une enquête afin de rassurer immédiatement le public qui est né,

comme on sait, au XIX<sup>e</sup> siècle. Le public peut se tenir tranquille : plus de soixante écrivains ont répondu à Maurice Le Blond, rédacteur des *Marges*, que le XIX<sup>e</sup> siècle n'était pas si bête que le soutient Léon Daudet.

Cet empressement rappelle la piété et l'affolement de je ne sais plus quel disciple de Zola (comme par hasard, M. Le Blond touche aussi de fort près à Zola, car il est son gendre) qui était en voyage quand lui parvint, d'un enquêteur, cette question : Le Naturalisme est-il mort ? Notre voyageur se précipita au bureau du télégraphe et lança vers Paris une dépêche ainsi conçue : « Naturalisme pas mort, lettre suit ». Les copains de Paris se tinrent pour rassurés.

Le XIX<sup>e</sup> siècle est-il un siècle stupide ? A ce sujet, il y a plusieurs opinions qui reviennent approximativement à l'une des suivantes ; — C'est un siècle qui a « travaillé ardemment, innombrablement (ceksa' ?) à vivre », opinent certains, dont M. Albert Thibaudet. Il écrit dans *L'Opinion* :

« Dans un homme comme dans un siècle, il y a une infinité de tendances, et c'est pourquoi (?) ils vivent... Le XIX<sup>e</sup> siècle a été par excellence un siècle de crises, un siècle de séparations, un siècle d'individus, c'est à dire (?) un siècle riche... Si le XVII<sup>e</sup> siècle a dit : Travaillons donc à bien penser, — si le XVIII<sup>e</sup> siècle a travaillé à abstraire et à mobiliser, — quel siècle mieux que le XIX<sup>e</sup> aura travaillé ardemment, innombrablement à vivre ? »

— A quoi Léon Daudet réplique que « pour bien vivre, pour vivre seulement, il est indispensable de penser sainement. Dans le dualisme du dix-neuvième, que signale M. Thibaudet, — sans le définir clairement — l'élément qui l'a emporté, c'est l'élément démocratique et romantique, cela n'est point douteux. C'est Hugo et c'est Michelet. C'est la Révolution. C'est Napoléon I<sup>er</sup> ; c'est la séquence révolutionnaire ; c'est Napoléon III ; c'est la troisième République. Fustel de Coulanges et Le Play ont été tenus sous le boisseau, ainsi que Mistral. La Restauration n'a pas duré. Résultat net : la nation armée, d'immenses hétérocombes, celles de la Révolution, celles du premier Empire, celles du second, celles de la Commune, celles de la troisième République, qui a duré quatre ans et amené la cinquième invasion de la France en cent trente ans. Si c'est ce que M. Thibaudet appelle « travailler ardemment et innombrablement à vivre », je me demande ce qu'il appellera « travailler à mourir innombrablement et prématurément ».

— Ah ! quel beau siècle, chante Maurice Barrès :

« Ce stupide XIX<sup>e</sup> siècle ! Ah ! qu'il est beau, combien je l'aime ! Ne me demandez pas si je le préfère au XVIII<sup>e</sup>, au XVII<sup>e</sup>, au XVI<sup>e</sup>, au XIII<sup>e</sup>. Je les aime tous. Imaginez une salle où l'on aurait amassé tous les meilleurs livres du XIX<sup>e</sup> siècle, et que Léon Daudet ne les ayant jamais lus ni même soupçonnés y fût introduit soudain. Il en mourrait de bonheur... Bref, je suis né en 1862 et tout plein de reproches contre mille choses que j'ai vues, je n'imagine cependant rien de mieux que l'air que j'ai respiré de ma naissance à cette année 1922. Et surtout les années 1914 et de la guerre me paraissent les plus héroïques de l'histoire de France » (*Les Marges*).

— L'on est bien d'accord là-dessus. Mais ce n'est pas la question !

Deux hommes parlent d'une belle personne qui vient de mourir. L'un dit : « Comme elle a fait du mal ! » L'autre répond : « Mais non. Elle était si jolie ! » J'insiste : « Cette personne, qui était si jolie, a-t-elle fait du mal ? » En d'autres mots, le XIX<sup>e</sup> siècle est-il un siècle stupide ?

— Non, mille fois non, ni le scientisme, ni le suffrage universel, ni la démocratie, ni les autres ismes et les autres ties ne sont des erreurs, jurent les rejetons spirituels de Hugo et de Renan. Le XIX<sup>e</sup> siècle est l'ère bénie où s'allumèrent les phares qui éclairent, sur la route du Progrès, l'Humanité en marche vers ses destinées glorieuses, etc., etc.

— D'abord, est-il très sûr que l'Humanité soit en progrès, et non pas en régression ? Et puis, il ne s'agit pas de l'Humanité, mais de la France. Et du point de vue nationaliste qui est le sien, Léon Daudet triomphe aisément.

« Aux siècles précédant le dix-neuvième — qui va en réalité de 1789 à 1919 — la France n'a cessé de s'accroître, à travers des hauts et des bas, et n'a pas sacrifié à des principes, quels qu'ils fussent, des générations entières de jeunes gens. La dégringolade commence avec le dix-neuvième siècle et continue pendant toute sa durée, sauf dans le court intervalle des trois monarques Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe. Je dis que ce qui aboutit, logiquement et infailliblement, au charnier et, en même temps, se targue d'être principe de vie, est stupide. J'attends qu'on me démontre le contraire.

Il ne s'agit pas de savoir si certains de ces poètes ou prosateurs de mort

ont trouvé des accents magnifiques pour leurs dangereuses avaries, s'ils ont eu des braiments somptueux, des thèses ingénieusement macabres. J'accorde qu'il y a de magnifiques sirènes. Seulement, elles noient les hommes d'équipage. Je préfère, en conséquence, que lesdites sirènes opèrent chez d'autres nations plutôt que chez nous. J'ai écrit mon livre pour déguster mes compatriotes des principes de mort, même mélodieux, même somptueux, que sont les principes romantiques, révolutionnaires, romantico-politiques. J'espère y réussir, avant que la démocratie ait anéanti mon pays. Il n'y a pas de paix véritable sans une défense intellectuelle nationale, nous faisons ici de la défense intellectuelle nationale. Si l'on n'admet pas ce critérium de la vie et de la mort nationales, je demande qu'on m'en présente un autre, plus décisif ».

Le *Stupide XIX<sup>e</sup> Siècle* est de ces livres qui sont comme un moment de la pensée d'un peuple. Qu'on le compare à *L'Avenir de la Science* que Renan, truchement des pensées de son temps, publiait, il y a cinquante ans, et il apparaîtra quel chemin, depuis un demi-siècle, la pensée française a fait vers la santé de l'intelligence. Et la foi catholique gagne toujours ce que l'intelligence conquiert.

OMER ENGLEBERT.

## ROME

### Un motu proprio à la gloire de S. Ignace

PIUS EPISCOPUS, SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU,  
AD PERPETUAM REI MEMORIAM.

La principale sollicitude des Souverains Pontifes fut toujours de recommander le plus vivement et de promouvoir le plus efficacement les pratiques qui conduisent à la piété et à la perfection chrétienne.

Or, parmi ces pratiques, les *exercices spirituels* propagés, sous l'inspiration divine, par saint Ignace de Loyola, tiennent une place d'honneur.

Sans doute, grâce à la miséricorde de Dieu, il y eut toujours dans l'Église des hommes apostoliques proposant les célestes vérités à la méditation des fidèles. Cependant saint Ignace fut initiateur en cette matière. Dans son livre *Exercices spirituels*, qu'il écrivit alors qu'il ne possédait encore aucune instruction humaine, il enseigne une méthode particulière de retraite spirituelle. Méthode admirablement conçue pour exciter les âmes au repentir de leurs péchés, à la réforme de leur vie et à l'imitation de Notre Seigneur Jésus-Christ.

L'expérience a prouvé l'efficacité de la méthode ignatienne. « Expérience de trois siècles, comme l'écrivait notre prédécesseur d'illustre mémoire, Léon XIII, à laquelle s'ajoutent les témoignages les plus autorisés de notre époque par la science ascétique et par la sainteté ».

Parmi ces témoignages, nous aimons à citer celui de S. François de Sales et de saint Charles Borromée, du clergé séculier, deux lumières de l'Église. Saint François de Sales se prépara à son ordination épiscopale par les exercices spirituels selon la méthode de saint Ignace ; et il ordonna sa vie d'évêque selon les principes énoncés par saint Ignace au chapitre intitulé : *Réforme de la vie*. Saint Charles Borromée, comme notre prédécesseur d'heureuse mémoire l'a démontré dans son Encyclique *Editae saepe*, et Nous-même, avant notre élévation au Souverain Pontificat, par des publications documentaires, avait personnellement la vertu de ces exercices spirituels et il s'employa très activement à en répandre l'usage parmi le clergé et les fidèles de son diocèse. Comme témoignages d'âmes religieuses en faveur des *Exercices spirituels*, qu'il Nous suffise de citer celui de sainte Thérèse, l'incomparable maîtresse de la vie contemplative, et le fils du patriarche séraphique, saint Léonard de Port-Maurice, qui avait pour la méthode de saint Ignace une telle estime qu'il avouait l'avoir toujours fidèlement suivie dans le ministère des âmes.

De leur côté, les Souverains Pontifes ont approuvé dès sa publication ce petit et admirable livre des *Exercices spirituels*. Ils n'ont pas cessé depuis de le combler d'éloges, de le recommander, de le glorifier, de l'enrichir d'indulgences.

C'est notre conviction que les maux de notre époque proviennent en grande partie de ce qu'il n'est plus personne qui réfléchisse (JÉRÉMIE, XII, 11), et que les exercices spirituels selon la méthode de saint Ignace peuvent contribuer considérablement à surmonter les difficultés parmi lesquelles se débat la société. Nous savons qu'une abondante moisson de vertu, aujourd'hui comme autrefois, lève et mûrit, grâce à la retraite, dans les ordres religieux, dans le clergé séculier et parmi les laïcs, entre autres — ce qui est particulièrement digne d'être remarqué — parmi les ouvriers. C'est pourquoi Nous souhaitons ardemment que

la pratique de ces exercices spirituels se répande de plus en plus, et qu'elles deviennent plus nombreuses et plus florissantes que jamais ces maisons de retraite où les fidèles viennent s'appliquer durant un mois, ou huit jours, ou moins encore, à la prière, au recueillement, et à l'exercice de la perfection chrétienne.

Animé par notre charité de Pasteur du peuple chrétien, Nous adressons à Dieu d'ardentes prières à cette intention. Et sur les instances de la plupart des évêques du monde, désireux Nous-même de rendre un hommage significatif à ce grand saint à l'occasion du troisième centenaire de sa canonisation et du quatrième de la composition du livre des *Exercices spirituels*, Nous avons décidé — Nous inspirant de l'exemple de nos prédécesseurs qui assignèrent à diverses institutions chrétiennes de célestes patrons, et après avoir convoqué pour prendre leur avis nos vénérables frères les Eminentissimes Cardinaux préposés à la Congrégation des Rites — de constituer et de proclamer saint Ignace patron des exercices spirituels et de toutes les Associations pieuses qui ont pour objet cette salutaire pratique.



## BELGIQUE

Le Père Rutten a prononcé à la Semaine sociale de Strasbourg un discours sur « *Vinitiation des travailleurs chrétiens aux problèmes économiques* » dont le *Démocrate* nous apporte le texte. Nous en reproduisons l'introduction générale.

Trois grands faits caractérisent et dominent la situation économique de l'heure présente :

En premier lieu, le développement parallèle des syndicats patronaux d'une part, et des syndicats ouvriers d'autre part.

Plus ces syndicats deviennent puissants et plus ils ont intérêt à s'entendre plutôt qu'à se battre. C'est pourquoi nous voyons se multiplier partout les conventions collectives, fixant des stipulations générales régissant les contrats individuels des salaires.

En second lieu, une tendance sans cesse plus accentuée à substituer successivement au régime actuel du contrat de salaire une forme de contrat attachant davantage l'ouvrier et l'employé à l'entreprise à laquelle ils collaborent. C'est pourquoi l'on voit surgir constamment de nouvelles combinaisons de participation aux bénéfices.

En troisième lieu, l'exigence de plus en plus énergique de la masse ouvrière à participer à la gestion des affaires publiques, à la direction, et tout au moins, au contrôle des entreprises. C'est pourquoi la représentation des intérêts apparaît de plus en plus comme le corollaire logique de l'organisation ouvrière.

Mais qu'il s'agisse de participation aux bénéfices, à la direction ou au contrôle des affaires, il faut bien reconnaître que nous ne possédons pas encore de formule aisément réalisable, et que rien ne nous permet de prédire la substitution très prochaine du contrat d'association au contrat de salaire.

Conscients de nos responsabilités, nous ne voulons pas compromettre l'avenir de l'industrie en détruisant l'unité de direction. Eparpiller les responsabilités équivaut à les supprimer ; et, plus que jamais, à l'heure actuelle, il importe dans l'intérêt de tous, d'avoir à la tête des gouvernements et des affaires, une autorité ferme, investie d'une responsabilité bien précise.

Nous n'en sommes pas moins en présence d'une tendance incompressible de la démocratie moderne, et pour nous, chrétiens, cette tendance n'est qu'une conséquence naturelle du dogme de la paternité divine. Entre enfants d'un même Père, l'idéal n'est pas d'agrandir mais de diminuer les distances.

En Belgique, la question de la participation directe et effective des ouvriers à la gestion des affaires publiques ne se pose même pas. Toutes nos grandes organisations sociales : syndicats, mutualités, coopératives et œuvres féminines, sont groupées en une forte Ligue englobant tous les travailleurs de Belgique.

Cette ligue forme un des quatre groupements de ce que nous appelons l'Union Catholique. Les trois autres groupements sont constitués par les agriculteurs, par les classes moyennes, et par les professions libérales, cette dernière dénomination désignant tous ceux qui n'appartiennent pas aux trois autres groupements.

Il va sans dire que la Ligue des travailleurs chrétiens reconnaît aux trois autres groupements le droit qu'elle revendique pour elle-même, car la paix sociale ne peut résulter que du respect de tous les droits et de l'équilibre de tous les intérêts.

La Ligue des travailleurs chrétiens s'unit aux autres groupements pour l'étude et la défense des intérêts supérieurs qui dominent tous les intérêts particuliers, comme, par exemple, la défense religieuse, l'organisation scolaire et la politique internationale.

Mais quand il s'agit de leurs intérêts particuliers, les organisations ouvrières n'entendent plus être soumises à une tutelle bourgeoise ou patronale, et elles choisissent elles-mêmes, en toute liberté, soit dans leur sein, soit au dehors, les dirigeants qui leur paraissent les plus aptes à les représenter.

Il n'est pas question ici d'une tentative plus ou moins déguisée de dictature ouvrière, mais d'une entente étroite entre tous les groupements chrétiens, en vue de donner à ce mouvement plus de force et plus de cohésion.



## ITALIE

### L'attitude des syndicats chrétiens pendant la grève générale

*La grève générale proclamée par la direction du Parti socialiste pour influencer la solution de la crise ministérielle a, comme on le sait, rapidement et piteusement échoué.*

*Les grévistes eurent contre eux le sentiment public. En outre, deux armées redoutables de briseurs de grèves firent face à l'insurrection des travailleurs socialistes : d'un côté, les fascistes, qui brisent les grèves, comme toutes choses qui leur résistent, à coups de matraques, de bombes et de revolvers ; de l'autre, les ouvriers chrétiens organisés, qui font rater les mauvais coups des meneurs rouges... en restant au travail.*

*En hommage à ces vaillants défenseurs de l'ordre, nous traduisons le manifeste publié par le comité central de la Confédération Italienne des Travailleurs.*

L. P.

TRAVAILLEURS CHRÉTIENS,

Nous voulons vous adresser nos fraternelles félicitations pour le nouvel exemple de force disciplinée et consciente que vous venez de donner au pays. Vous avez obéi sans discuter et sans hésiter au mot d'ordre confédéral de rester au travail. Vous avez montré que tous, ouvriers, paysans, cheminots, de toutes les régions d'Italie, vous savez obéir.

A une grève politique proclamée par d'autres organisations ouvrières dans un moment si difficile pour notre pays et pour la classe ouvrière elle-même, les organisations chrétiennes ne devaient pas, ne pouvaient pas consentir et participer, malgré nos sentiments naturels et instinctifs de solidarité.

La pacification des esprits, le retour de l'ordre et de la liberté, ne peuvent s'obtenir en opposant la violence à la violence, l'action directe à l'action directe. Le prestige de l'Italie à l'extérieur, et par conséquent son crédit et ses possibilités de production et d'expansion, ne peuvent non plus se recouvrer par la perturbation et la guerre civile. Non, ce n'est pas ainsi qu'on sortira de ce funeste désordre, qui est une abominable trahison envers la Patrie.

Ce qu'il faut, c'est une action ferme et sage du gouvernement, s'élevant par son impartialité au-dessus de tous les partis et ramenant progressivement au respect de la loi tous les citoyens, tous les partis, toutes les organisations.

A ce but, difficile mais nécessaire, ont tendu tous les efforts de la Confédération et du Parti populaire durant la crise ministérielle. La grève générale eut pour premier effet — ce n'est malheureusement pas le plus déplorable ! — de provoquer précipitamment une solution insuffisante de cette crise.

TRAVAILLEURS CHRÉTIENS,

Vous êtes restés, calmes et unis, à votre poste de travail. Grâce à vous surtout, plusieurs régions industrielles du pays n'ont pas interrompu leur activité productive, les services publics, spécialement celui des chemins de fer, ont continué à fonctionner dans une mesure satisfaisante. La grande presse a voulu sous-estimer le service que vous avez ainsi rendu à la Patrie, elle vous a intentionnellement oubliés dans la distribution de ses éloges. Mais elle représente ces courants de l'opinion publique qui, en 1920, lorsque les cheminots chrétiens étaient seuls à résister aux tentatives de révolution, les abandonnèrent sans défense aux repréailles des syndicalistes rouges et... à l'incurie du gouvernement. La même classe dirigeante qui cédait alors en tremblant cède encore aujourd'hui, en acclamant, à la volonté du plus fort.

Cette méconnaissance ne vous atteint pas. Votre attitude a été une preuve de discipline éclairée, de force syndicale et politique. L'Italie peut avoir confiance en vous comme en un facteur puissant de son activité productive à l'intérieur et de son prestige à l'extérieur. Et la Confédération en tire les meilleurs et les plus certains augures pour l'avenir de votre organisation et du Pays.



## ALLEMAGNE

### Un conflit entre Berlin et les Rhénans à propos d'une nomination

Berlin est engagé dans le grave conflit que l'on sait avec la Bavière. Berlin est engagé aussi depuis quelques jours dans un conflit avec les Rhénans qui, si son point de départ n'est pas aussi grave que celui de l'affaire avec la Bavière, peut cependant avoir d'assez grosses conséquences. Chose assez étonnante, nos journaux n'en ont jusqu'ici pas parlé.

Le poste de président de régence (quelque chose comme vice-gouverneur), est vacant à Coblenz. Il était occupé par un catholique. Le gouvernement veut y nommer un fonctionnaire berlinois, M. Bauknecht, qui est socialiste. Il se fait que ce Bauknecht s'est signalé dans une réunion d'œuvres de l'enfance, tenue à Coblenz le 7 juin, par des propos qui ont vivement scandalisé les assistants catholiques : il a parlé de la morale de saint Alphonse de Liguori, de la confession, de leur influence sur la jeunesse en termes qui dénotaient autant d'ignorance de la matière à laquelle il touchait que d'hostilité à l'égard de la religion et de manque de tact à l'égard de son auditoire, où prêtres, religieux, laïcs catholiques étaient en majorité. C'est ce Bauknecht que Berlin entend maintenant installer comme son représentant à Coblenz, au milieu d'une population profondément catholique !

Les catholiques ne veulent pas entendre parler de cela. Leur presse a ouvert une campagne contre Bauknecht. Le « Comité provincial », institution dans le genre de la députation permanente en Belgique, doit donner son avis sur la nomination que le gouvernement se propose de faire. Il s'est prononcé contre la candidature de Bauknecht. Les socialistes ont été seuls à voter pour. Les représentants des partis libéraux ont voté contre avec le Centre, mais en invoquant cependant un autre motif : le fait qu'ils seraient exclus de toutes les places de présidents de régence dans la province. Le « Comité provincial » a aussi émis, à l'unanimité cette fois, un avis défavorable sur une proposition du gouvernement pour la nomination d'un président de régence à Aix-la-Chapelle ; dans ce dernier cas, le Comité invoque qu'il y a des candidats qui conviennent mieux.

Bauknecht se défend, dans une lettre au *Journal catholique de Coblenz*, contre l'accusation dont il est l'objet ; mais il se défend fort mal. Il ne nie pas les propos lui imputés ; mais il explique qu'ils n'avaient pas la portée qu'on leur attribue, et il ne fait, dans cette tentative de justification, que montrer davantage sa grossière ignorance des choses de la religion et de la morale catholiques.

Les journaux socialistes prétendent que l'incident de la réunion du 7 juin à Coblenz n'est qu'un prétexte de la part du parti du Centre pour écarter Bauknecht, et qu'en réalité les catholiques entendent exclure les socialistes de tous les postes de direction dans l'administration provinciale. Cependant, disent-ils, le Centre a déjà fait occuper par des hommes de son bord plus de postes dans l'administration provinciale qu'il n'y a droit, si on tient compte de sa force numérique proportionnellement à celle des autres partis, surtout du parti socialiste, qui est, après le Centre, le parti le plus important en province rhénane. Aussi, lors de la récente nomination d'un catholique au poste de président supérieur de la province rhénane, avait-il été entendu à Berlin, entre les ministres catholiques et les ministres socialistes, que la prochaine place vacante de président de régence dans la même province serait pour un socialiste.

Une partie de la presse libérale radicale, notamment la *Gazette de Francfort*, prend parti pour Bauknecht.

L'incident revêt, selon nous, de l'importance pour cette raison : une mesure gouvernementale qui froisse le sentiment des catholiques, qui, de plus, semble faite pour accroître le prestige, l'influence des socialistes dans la province rhénane, peut avoir, dans l'état d'esprit actuel des populations de cette région, une répercussion sur leurs dispositions à l'égard des revendications d'autonomie rhénane.

L. G.



# Banque Belgo-Luxembourgeoise, S<sup>té</sup> A.

SIÈGE SOCIAL : 22, rue d'Arlon, à BRUXELLES

Succursale : LUXEMBOURG

AGENCES

ESCH s/ALZETTE  
ETTELBRUCK  
GREVENMACHER.

GRAND DUCHÉ DE LUXEMBOURG

PROCHAINEMENT le siège social sera transféré : 3, BOULEVARD ANSPACH

**CAPITAL : 10.000.000 DE FRANCS**

TÉLÉPHONES : 30326 et 30327 - 33943-33944 Service Changes

Adresse télégraphique : Belluxbank - Code ABC, 5<sup>me</sup> édition - Compte chèques postaux N° 3100

Traite toutes les opérations de banque, bourse et change.

Escompte et recouvrements - Ouverture de crédits - Ordre de bourse. - Paiement de tous coupons - Dépôts et prêts sur titres  
- Achat et vente de monnaies étrangères. - Emission et encaissement de chèques sur tous Pays -

## DÉPÔTS DE FONDS

Comptes chèques, 3 p. c. - de quinzaine, 4 p. c. - à préavis de 15 jours, 4 p. c. - à échéance fixe à 3 mois, 4 1/4 p. c. - à 6 mois, 4 1/2 p. c. - à 1 an, 5 p. c.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Renseignements financiers, industriels et commerciaux



C'EST LA NUTRITION ASSURÉE  
EN LE BUVANT RÉGULIÈREMENT

BOVRIL, Bruxelles, Téléph. 103.49 Toutes épiceries

## Maison du Lynx

rue de la Bourse, 34 BRUXELLES



Lunetterie - Optique - Jumelles  
Baromètres - Faces à main  
Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soignée des ordonnances  
de Messieurs les Médecins-Oculistes

# « ODEOLA »



EST UN ENSEMBLE MER-  
VEILLEUX QUI RÉUNIT LES  
QUALITÉS LES PLUS PRÉ-  
CIEUSES AUXQUELLES ON  
AIT PU ATTEINDRE EN  
FAIT D'APPAREILS PNEU-  
MATIQUES.

IL EST INCOMPARABLE PAR  
SA CONSTRUCTION ET PAR  
SON RENDEMENT ARTIS-  
TIQUE.

TÉL. : B. 8586

Magasins de Vente : 6, rue Thérésienne, 6, Bruxelles

## CARRELAGES

J. SWARTENBROECKX

6, Avenue de la Porte de Hal, 6

BRUXELLES

## REVETEMENTS

Téléphone B 15911

**VERMOUTH**  
**Jacobino**  
 de beste  
**JACQUES NEEFS · ANTWERPEN**

## CRÉDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 60 MILLIONS  
RÉSERVES : 10 MILLIONS

SIÈGES :

ANVERS : 42, Courte rue de l'Hôpital  
BRUXELLES : 30, Avenue des Arts120 AGENCES en Belgique  
Agences à Luxembourg et Cologne

## LETTRES DE CRÉDIT CIRCULAIRES.

Le Crédit Anversois, voulant procurer des facilités nouvelles aux personnes qui voyagent, a créé des lettres de crédit circulaires.

La forme tout-à-fait pratique donnée à ces lettres de crédit en rend usage des plus simple. Elles sont constituées par un carnet composé de 10 chèques. Chacun de ces chèques peut être encaissé aux guichets de tous les sièges, succursales et agences que le Crédit Anversois possède dans toute la BELGIQUE ainsi qu'à l'ÉTRANGER.

L'usage de ces lettres de crédit présente toutes les garanties de sécurité voulues contre la perte ou de vol.

## La société anonyme "BRABO FILMS,"

21, rue des Tanneurs, Anvers

Loue : 1) Tous genres de films-programmes complets ; 2) Des diapositives avec textes français ou flamands suivant demande.

Vend : 1) Des appareils de projections et de cinématographie ; 2) Des appareils cinématographiques spécialement destinés à l'enseignement, sans danger d'incendie, avec lampe à incandescence.

Installe : Des postes complets s'adaptant à tous les courants électriques.

Donne : 1) Des séances à domicile ; 2) Des renseignements sur toutes les questions intéressant les projections ou la cinématographie.

Possède : 1) 24.000 clichés pour projections fixes ; 2) Un grand choix de films de tous genres en exclusivité.

Téléphone - Anvers 6044

## Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

Longue rue Neuve, 107-109, Anvers

SUCCURSALE :

Rue Théophile Roucourt, 2, Berchem-lez-Anvers

PRINCIPALES OPÉRATIONS

NOS SÉRIES  
ESSENCE  
LOTION  
BRILLANTINE  
SAVON  
COSMÉTIQUESUZONNE VICKY  
COTE D'AZUR  
NOUVEAU RÈGNE  
CYCLAMEN ROUGE  
ETC. ETC.

Eau de Cologne N° 350

Eau de Cologne aux Fleurs

Steik -- Savon de Toilette

A la Corbeille Royale PARFUMERIE

EM. LEMESRE

fondée en 1860

BRUXELLES  
80-82, rue CoenraetsPARIS  
4, Passage VioletLIBRAIRIE SAINT-LUC  
MON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.

26, rue de la Montagne, 26, BRUXELLES

MISSALE ROMANUM — BREVIARIUM ROMANUM

LIVRES LITURGIQUES — ASCÉTISME

Grand choix de livres de prières et de chapelets

IMAGERIE RELIGIEUSE — CACHETS DE 1<sup>re</sup> COMMUNION

Typographie - Lithographie - Reliures

## Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000      Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

*Comptes de Chèques et de Quinzaine.*

*Dépôts de Titres et de Valeurs.*

*Lettres de Crédit.*

*Prêts sur Titres.*

*Coffres-Forts.*

BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 28, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.

GROS :  
rue des Bogards, 16  
BRUXELLES

# SAVON DALTON

Pour votre toilette

## Action catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

*Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage  
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.*

Typographie — Lithographie — Registres

Van Campenhout, Frères et Sœurs

### FRANÇOIS VAN NES

(Successeur)

Tél. Br. 2764      BRUXELLES 13, rue de la Colline

PAPETERIE ET MAROQUINERIE DE CHOIX

Menus - Cartes d'Invitation - Carnets de Bal

Lettres de faire part

CHAPELETS — LIVRES DE PRIÈRES

## L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

**l'Incendie et**

**les accidents**

**de toute nature**

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

**Agences dans tout le pays**

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

**10, rue de la Bourse, 10**

Directeur : N. DIERCXSENS

## La revue catholique

des idées et des faits

Journal de la Semaine

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Compte-chèque : 48916

Téléphone : B.9945.

Conditions de l'abonnement :

Un an . . . . . 25 francs

Six mois . . . . . 15 francs

Le numéro . . . . . 75 centimes

*Pour l'étranger port en sus*

Numéros spécimens sur demande

**CHOCOLAT****DU C ANVERS**

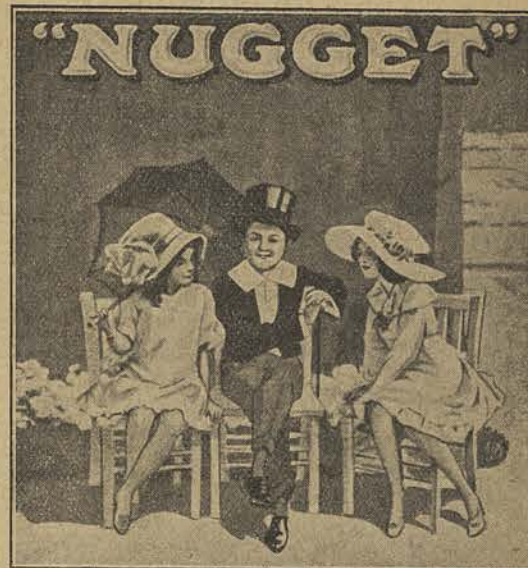
La Voix de son Maître

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

Cie française du Gramophone  
BRUXELLES  
51 Avenue de la Porte de Hal  
65, rue de l'Ecuyer

**"NUGGET", pour Chaussures**Etablissement **Mauquoy & Fils**

Graveurs — Medailleurs — Photograpeurs — Timbreurs

**7, Marché St-Jacques, ANVERS**

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242

**Laines du pays garanties**

à 8,25 le kilo

CHEZ

**VANDERBORGHT****46, rue de l'Ecuyer, 58**

:::

**BRUXELLES**

VOUS TROUVEREZ A DES PRIX DEFIANT TOUTE CONCURRENCE :

Lits, Sommiers  
Matelas, Oreillers  
Laine, Crin  
Zostère

Crin végétal  
Couvertures  
Couvre-lits  
Edredons, etc.

Réfection des Literies